



Alfred CAPUS

Théâtre-documentation



Brignol et sa Fille



Alfred CAPUS
1857-1922

Brignol et sa Fille



MIRONDEIA
DELS ARTS

BRIGNOL ET SA FILLE

Comédie en trois actes.

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 23 novembre 1894 et reprise au théâtre de l'Odéon, le 22 octobre 1901.

Personnages

LE COMMANDANT BRUNET

BRIGNOL, 50 ans

VALPIERRE, 50 ans

CARRIARD, 38 ans

MAURICE VERNOT, 28 ans

MADAME BRIGNOL

CÉCILE BRIGNOL

MADAME VALPIERRE

UNE BONNE

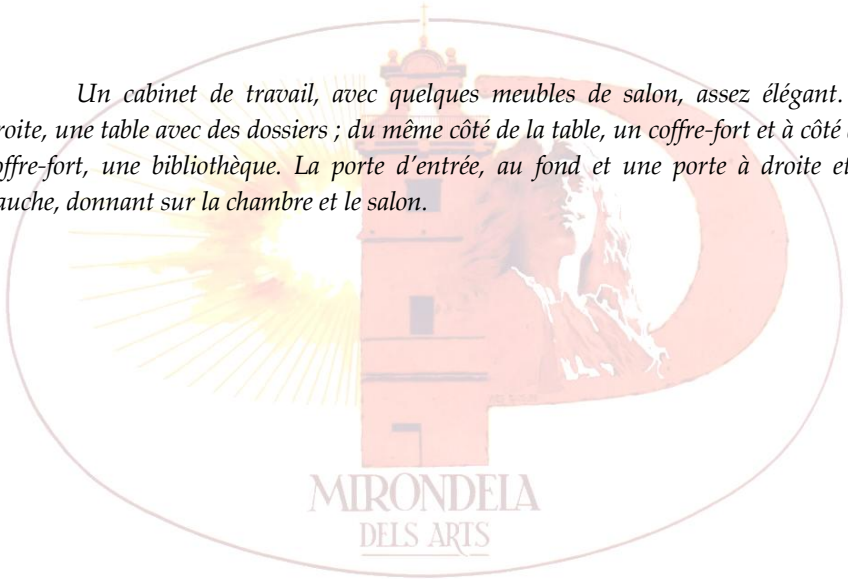
À Paris, de nos jours.



MIRONDEIA
DELS ARTS

ACTE I

Un cabinet de travail, avec quelques meubles de salon, assez élégant. À droite, une table avec des dossiers ; du même côté de la table, un coffre-fort et à côté du coffre-fort, une bibliothèque. La porte d'entrée, au fond et une porte à droite et à gauche, donnant sur la chambre et le salon.



Scène première

BRIGNOL, LE CONCIERGE

*Au lever du rideau, Brignol est assis sur un fauteuil, devant son bureau.
Entre le concierge.*

LE CONCIERGE.

Je viens de voir le propriétaire, Monsieur. Il n'attendra pas une minute de plus. Je dois ajouter qu'il est très en colère contre vous.

BRIGNOL.

Tout cela s'arrangera.

LE CONCIERGE.

C'est la première fois qu'un de ses locataires est en retard de trois termes.

BRIGNOL.

Ce n'est pas bien grave.

LE CONCIERGE.

Enfin, Monsieur, je me permets de vous rappeler que dans quelques jours...

BRIGNOL.

Quoi ?

LE CONCIERGE.

Ce sera la saisie. Vous avez déjà reçu le premier commandement,

ALFRED CAPUS

la signification...

BRIGNOL.

Croyez-vous que je ne sache pas comment cela se passe ? Je le sais mieux que tous les propriétaires : je suis avocat.

LE CONCIERGE.

Je m'en vais...

Entre Madame Brignol.

Vous n'avez rien de particulier à lui faire dire, au propriétaire ?

BRIGNOL.

Dites-lui que je le paierai demain.

LE CONCIERGE.

Demain, sans faute ? Il n'y a pas encore eu de saisie dans l'immeuble.

BRIGNOL.

Il n'y en aura pas, rassurez-vous.

LE CONCIERGE.

Monsieur, je vous présente mes respects. Madame...

Il sort par la porte du fond.



MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène II

BRIGNOL, MADAME BRIGNOL



MADAME BRIGNOL.

As-tu vu les gens que tu devais voir ?

BRIGNOL.

N'aie donc pas peur. J'ai deux ou trois affaires en train qui vont aboutir infailliblement.

MADAME BRIGNOL.

Rappelle-toi qu'à l'autre terme, tu comptais beaucoup aussi sur deux ou trois affaires, et qu'en définitive nous n'avons pas pu le payer.

BRIGNOL.

Ça n'a aucun rapport. Ne te tracasse pas... C'est comme si nous avions l'argent.

MADAME BRIGNOL, *après une pause.*

Ils viennent d'arriver.

BRIGNOL, *distract.*

Qui donc ?

MADAME BRIGNOL.

Mais, mon frère et sa femme. Ils sont là, ils vont venir

ALFRED CAPUS

t'embrasser... Vous ne vous ferez de reproches, ni les uns, ni les autres ; c'est convenu et ce sera absolument comme s'il ne s'était rien passé. Cette brouille qui dure depuis des années, nous est fort pénible, à ta fille et moi.

BRIGNOL.

Est-ce ma faute ? C'est Valpierre qui s'est fâché avec nous, je ne me souviens même plus à propos de quoi.

MADAME BRIGNOL.

Oh !

BRIGNOL.

Oui, je sais maintenant : pour quelques misérables centaines de francs qu'il m'a prêtées et que je ne lui ai pas rendues exactement.

MADAME BRIGNOL.

Tu ne les lui a même pas rendues du tout.

BRIGNOL.

Entre parents, on ne se brouille pas pour ces bêtises-là. S'il m'avait emprunté de l'argent, et s'il ne me l'avait pas rendu, je ne me serais pas brouillé avec lui. Tout cela vient de sa femme qui ne nous aime pas, j'en suis convaincu.

MADAME BRIGNOL.

C'est qu'aussi tu t'es conduit avec eux d'une façon...

BRIGNOL.

D'ailleurs, je ne leur en veux pas du tout.

Entrent Monsieur et Madame Valpierre.

Scène III

BRIGNOL, MADAME BRIGNOL,
MONSIEUR *et* MADAME VALPIERRE

BRIGNOL.

Eh ! bonjour, mon cher Valpierre !... bonjour, ma chère amie !...
vous êtes gentils d'être venus. Je suis bien content de vous revoir.

VALPIERRE, *embarrassé.*

Mon cher Brignol...

BRIGNOL

Vous n'avez pas vieilli... Ah ! vous menez une bonne existence :
La province, la tranquillité !... Rien de nouveau à Poitiers ?

VALPIERRE.

Pas grand' chose.

MADAME VALPIERRE.

Pas grand' chose.

BRIGNOL, *s'approchant de Valpierre.*

Je reconnais que j'ai eu tort, là ! Es-tu satisfait ?... Et pour notre
petit compte, nous le réglerons prochainement, je te le promets.

MADAME VALPIERRE.

Vous n'avez pas eu tort seulement, vous avez eu tous les torts.

ALFRED CAPUS

BRIGNOL.

Je l'avoue, tous les torts.

MADAME VALPIERRE.

Et nous n'en avons eu aucun, c'est essentiel à établir.

BRIGNOL.

Aucun, pas l'ombre. Et maintenant, n'en parlons plus et ne revenons pas sur le passé... Est-ce qu'on se brouille, en famille ? On peut cesser de se fréquenter, mais se brouiller définitivement, jamais ! Vous dînez avec nous, n'est-ce pas ?

MADAME BRIGNOL.

Oui, oui.

BRIGNOL, à Madame Valpierre.

Vous ne vous imaginez pas, mes chers amis, à quel point j'étais contrarié de ne plus vous voir et combien je regrettais ce malentendu.

Il lui serre la main.

MADAME VALPIERRE.

Il n'aurait pas eu lieu, si vous n'aviez pas quitté Poitiers dans de pareilles conditions.

BRIGNOL.

J'ai quitté Poitiers très naturellement. Il arrive tous les jours que des gens quittent la province pour s'installer à Paris.

VALPIERRE.

Tu n'as pas quitté Poitiers naturellement, permets-moi de te le rappeler. Tu l'as quitté, criblé de dettes, poursuivi par cinquante créanciers...

MADAME VALPIERRE.

...Qui venaient à chaque instant nous relancer jusque chez nous.

BRIGNOL.

Il fallait me les envoyer à Paris : j'ai une adresse.

BRIGNOL ET SA FILLE

VALPIERRE.

Sans mes démarches et mes relations, toi, le beau-frère d'un magistrat, tu aurais été rayé du tableau de l'ordre des avocats... ce qui était le déshonneur.

MADAME BRIGNOL.

Voyons, mon ami...

VALPIERRE.

Tu as donné ta démission, il n'était que temps.

BRIGNOL, *se levant.*

Je n'ai jamais tenu à plaider. Le métier d'avocat est un métier fini.

VALPIERRE.

Sans compter les scènes continuelles que vos créanciers vous faisaient en pleine rue... Il est possible qu'à Paris ces choses-là n'aient pas d'importance, mais, à Poitiers, elles déshonorent – vous entendez ?

MADAME VALPIERRE.

Et elles sont tristes pour la famille.

BRIGNOL, *à Valpierre.*

Tu exagères.

À Madame Valpierre.

Adolphe, ma chère amie, a toujours exagéré : voilà la source de toutes nos discussions.

VALPIERRE, *se levant.*

Je n'exagère rien.

MADAME BRIGNOL.

Il est convenu qu'on oublierait...

VALPIERRE.

Je ne demande pas mieux, et c'est, en effet, mon intention. Je tenais simplement à rappeler à ton mari que si nous avons été désunis si longtemps, c'est qu'il y avait des raisons. Je ne suis

pas de ces gens nerveux et légers qui se fâchent pour une parole en l'air, et il a fallu que Brignol passât véritablement toutes les bornes pour que nous en arrivions à ces extrémités.

BRIGNOL.

Bien.

VALPIERRE.

Lorsque après quelques mois de mariage, tu aventurais résolument la dot de ta femme dans une opération ridicule, et que tu la perdais jusqu'au dernier sou, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous tirer d'embarras.

BRIGNOL.

C'est exact.

VALPIERRE.

Remarque aussi que je ne m'étais pas opposé à cette union avec ma sœur, union parfaitement absurde, puisque tu étais sans fortune. Tu n'as donc rien à me reprocher.

MADAME VALPTERRE.

Si vous aviez suivi seulement les conseils que je vous donnais pour l'éducation de votre fille?... Vous avez eu le tort grave de ne pas diriger Cécile du côté de l'enseignement ; je le disais tout à l'heure à votre femme. C'est une grande ressource pour les jeunes filles qui n'ont pas de fortune. Au contraire, vous l'avez laissée s'élever à l'aventure. Aujourd'hui Cécile a près de vingt ans et elle ne pourrait même pas être institutrice.

Scène IV

BRIGNOL, MADAME BRIGNOL,
VALPIERRE, MADAME VALPIERRE, CÉCILE

CÉCILE, *entrant du fond, riant.*

Vous savez, ma tante, que j'ai entendu ?

MADAME VALPIERRE.

Il n'y a pas de quoi rire.

CÉCILE.

Mais, rassurez-vous, je sais lire, écrire et compter... Et puis, nous serons riches un jour, père me l'a promis plus de cent fois.

BRIGNOL.

Et je te le promets encore.

CÉCILE.

J'y compte absolument.

BRIGNOL.

Voilà comment il faut prendre les choses.

VALPIERRE.

En attendant, vous vivez au milieu de créanciers qui sont continuellement pendus à votre sonnette. Ça doit bien vous amuser, toutes les deux.

ALFRED CAPUS

CÉCILE.

Ce n'est pas ennuyeux, je vous assure. Moi, je suis étonnante pour les créanciers de papa... Quand j'entends qu'ils lui font des scènes, j'ouvre tranquillement la porte de son cabinet, comme pour lui demander quelque chose ; ça interrompt l'orage.

BRIGNOL, *riant.*

C'est infaillible !

VALPIERRE.

Je le crois... Maintenant, laissez-nous, mon enfant.

À Brignol.

Si tu le permets, nous allons causer un peu plus sérieusement.

MADAME BRIGNOL.

Ne lui faites pas trop de reproches, je vous en prie.

VALPIERRE.

Des reproches ?... Mais je ne lui en fais pas du tout !

MADAME VALPIERRE.

Nous avons quelque chose à lui proposer, tout simplement.

CÉCILE, *à Madame Brignol.*

Ça va être une petite scène de morale pour papa... Nous les gênerions.

Elle sort à gauche avec sa mère.

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène V

BRIGNOL, VALPIERRE,
MADAME VALPIERRE

VALPIERRE.

Voyons, mon ami, que comptes-tu faire ?

BRIGNOL.

Ce soir ?

VALPIERRE.

Non, en général. Que comptes-tu faire pour sortir de la lamentable situation où vous êtes tous les trois ?

BRIGNOL.

Quelle situation ? De quelle situation parles-tu ?

VALPIERRE.

De la tienne.

BRIGNOL.

Mais, mon ami, ma situation n'est pas lamentable du tout. Elle est excellente. Nous sommes un peu gênés, en ce moment-ci, je veux bien l'admettre... Mais qui est-ce qui ne l'est pas de temps à autre ?

VALPIERRE.

Vous devez à votre propriétaire, ma sœur me l'a dit. Vous allez

ALFRED CAPUS

être saisis, probablement un de ces jours ; je vous vois environnés de créanciers...

BRIGNOL.

Cela peut être ennuyeux, ce n'est pas très grave. Il y a à Paris cent ou cent cinquante mille individus qui sont dans le même cas. Il y en a en province aussi.

MADAME VALPIERRE.

Pardon.

BRIGNOL.

Personne n'a de dettes, en province ?

MADAME VALPIERRE.

Non. Quand on en a, on est obligé de venir habiter Paris.

VALPIERRE.

Écoute-moi, Brignol...

Lui prenant la main.

Je suis prêt à vous aider. Je l'ai déjà fait et je le referai volontiers, si tu veux prendre une résolution énergique.

BRIGNOL.

Et dans quel genre ?

VALPIERRE.

Il faut travailler, il faut accepter une place dans un bureau, n'importe quoi ; je m'arrangerai avec tes créanciers, que l'on réglerà peu à peu.

MADAME VALPIERRE.

Voilà la proposition que mon mari voulait vous faire... elle est très raisonnable.

BRIGNOL.

Être employé, à mon âge ! J'aime à croire que tu badines ? Je ne puis plus, au contraire, que m'occuper d'affaires très importantes qui exigent de l'activité et où je pourrai utiliser mon expérience.

BRIGNOL ET SA FILLE

VALPIERRE.

À ton âge ?... Ne dirait-on pas ?...

Le regardant.

Ma parole, on te donnerait quarante ans ! Tu parais quinze ans de moins que moi et nous sommes de la même année. Tu n'es jamais malade ?

BRIGNOL.

Jamais.

VALPIERRE.

Tu n'a pas de rhumatismes ?

BRIGNOL.

Du tout.

VALPIERRE.

Moi j'en suis couvert. J'ai vieilli, toi, tu as l'air d'un jeune homme, voilà où mène la fainéantise. C'est décourageant ! Enfin, tu veux continuer à ne rien faire, c'est comme il te plaira.

BRIGNOL.

Mais tu te trompes. J'ai cinquante affaires en train... Qu'une seule réussisse, et nous voilà sauvés, pour ne pas dire riches... En attendant, j'ai des clients... Connais-tu Carriard ?

VALPIERRE.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

BRIGNOL.

C'est un homme qui m'a fait gagner cinq cents francs, le mois dernier. Tu dîneras avec lui ce soir. Je vais très probablement avoir une position superbe dans sa manufacture ou dans le nouveau chemin de fer qu'il va construire... sans compter le journal qu'il va fonder, et dont je dois être l'administrateur.

VALPIERRE.

C'est ça... les clients ?

ALFRED CAPUS

BRIGNOL.

As-tu entendu parler du commandant Brunet ?

VALPIERRE.

Le commandant Brunet, de Poitiers ? Je le connais très bien.

BRIGNOL, *contrarié.*

Ah ! tu le connais... Enfin, tu vois que ma situation n'est pas aussi...

VALPIERRE.

Et c'est un de tes clients, le commandant ?

BRIGNOL.

Oui, oui.

VALPIERRE.

Il n'a plus un sou ; il s'est ruiné au jeu.

BRIGNOL.

Pardon, le commandant n'est pas ruiné. Bref, cher ami...

VALPIERRE.

En effet, je me rappelle vaguement cette histoire. Il a fait un petit héritage, il y a deux ans ?

BRIGNOL.

Oui.

VALPIERRE.

Il y a eu un procès à Poitiers, qu'il a gagné ?...

BRIGNOL.

Parfaitement.

VALPIERRE.

Et il n'a pas perdu cet argent au baccara ?

BRIGNOL.

Non, il ne joue plus.

VALPIERRE.

Tu le vois souvent ?

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL.

Souvent.

VALPIERRE.

C'était un assez bon homme ; je le rencontrerais avec plaisir.

BRIGNOL.

Ah !

VALPIERRE.

Où demeure-t-il donc ?

BRIGNOL, *préoccupé.*

Le commandant ? Hum ! J'ai son adresse dans un de mes tiroirs, je te la donnerai.

VALPIERRE, *un silence.*

Je me demande quel genre d'affaires tu peux avoir avec le commandant ?

BRIGNOL.

Je t'ai parlé de lui en l'air. Je n'ai pas que lui. Ce ne sont pas les ressources qui me manquent... Tu t'imagines qu'on est perdu, parce qu'on doit trois termes, et qu'on a quelques paiements en retard. Mais, c'est un hasard, à Paris, quand on ne doit pas un terme ou deux, et ces choses-là ne tirent pas du tout à conséquence !

VALPIERRE.

Et où prendras-tu l'argent pour payer ?

BRIGNOL.

Mais, je ne sais pas, je le saurai plus tard. L'important est que je l'aie et je l'aurai nécessairement. Vingt fois déjà, je me suis trouvé dans une situation analogue et à la dernière minute, je m'en suis toujours tiré.

VALPIERRE.

Veux-tu mon opinion ? Il viendra un jour où tu ne trouveras

plus d'argent, et ce jour-là, tu te compromettras d'une façon définitive.

Brignol hausse les épaules.

Comme, d'ailleurs, tu as déjà failli faire deux ou trois fois...

BRIGNOL.

Moi ?

MADAME VALPIERRE.

Et l'affaire des diamants, à Tours ?

BRIGNOL.

Rien du tout.

MADAME VALPIERRE.

Et l'affaire du vin de Champagne ?

BRIGNOL.

Des puérilités. Personne ne s'en souvient, et tout cela s'est arrangé comme tout s'arrange à la longue.

VALPIERRE.

Tu verras où te mèneront ces idées.

BRIGNOL.

Me prends-tu, d'ailleurs, pour un ambitieux qui veut gagner des millions comme un financier ?... Qu'est-ce que je souhaite, moi ? Donner cent mille francs de dot à Cécile et me retirer à la campagne avec une dizaine de mille francs de rente.

VALPIERRE, *railleur.*

C'est bien simple.

BRIGNOL.

Eh ! bien, cette somme-là, je peux la gagner à Paris, mais je ne pouvais pas la gagner à Poitiers.

VALPIERRE, *devant le bureau.*

Mais, cette somme, Monsieur, je l'ai à peine, moi qui vous parle, et j'ai été magistrat pendant trente ans. Et tu aurais la prétention

BRIGNOL ET SA FILLE

de la gagner d'un seul coup ?

BRIGNOL.

Parfaitement. Te souviens-tu que j'ai voulu t'emprunter un jour vingt mille francs et que tu me les a refusés ?

VALPIERRE.

Certes !

BRIGNOL.

Mon ami, si tu me les avais prêtés, non seulement je te les aurais rendus l'année suivante, avec les intérêts, mais encore, aujourd'hui, je serais plus riche que toi.

VALPIERRE.

Vraiment ?

BRIGNOL.

Oui, c'était une spéculation sûre.

MADAME VALPIERRE.

Et vous auriez trouvé naturel de devenir, par de pareils moyens, plus riche qu'Adolphe qui a travaillé trente années?... Je suis enchantée qu'il ne vous ait pas prêté cet argent.

On entend un bruit de voix.

BRIGNOL.

Qu'est ce que c'est ?

Il va à la porte pour écouter.

CÉCILE, de la coulisse.

Je vous assure qu'il n'est pas là !

VALPIERRE.

Hein ?

BRIGNOL.

Chut ! – Ah ! il est parti.

VALPIERRE.

Encore un créancier ? C'est inouï !

Entre Cécile.

Scène VI

BRIGNOL, VALPIERRE,
MADAME VALPIERRE, CÉCILE

Qui était-ce ?

BRIGNOL.

Un monsieur Vignon. Il est de ton cercle.

CÉCILE.

Qu'est-ce qu'il voulait ?

BRIGNOL.

Dame !

CÉCILE, *souriant.*

Enfin, il est parti ?

CÉCILE.

Il n'est pas parti tout à fait ; il est sur le trottoir... Il te guette. Il attend que tu rentres.

BRIGNOL.

Sur le trottoir ? Il a un aplomb, celui-là !

MADAME VALPIERRE.

Délicieux !

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL.

Je vais lui parler ; il commence à m'agacer.

Il sort.



Scène VII

VALPIERRE, CÉCILE, MADAME VALPIERRE



MADAME VALPIERRE, à *Cécile qui rit.*

Tu trouves cela drôle ?

CÉCILE, *cessant de rire.*

Très drôle !

MADAME VALPIERRE.

Et c'est tous les jours comme ça ?

CÉCILE.

Presque tous les jours.

VALPIERRE, *s'emportant.*

Et ta mère supporte cette situation-là ?

CÉCILE.

Que voulez-vous qu'elle y fasse ?

VALPIERRE.

Et toi, tu n'es pas exaspérée, tu n'es pas navrée ?

CÉCILE.

Nous en avons l'habitude.

VALPIERRE.

Tu n'es pas épouvantée d'être ainsi toute ta vie ?

BRIGNOL ET SA FILLE

CÉCILE.

Père prétend que cela finira bientôt.

MADAME VALPIERRE.

Cela ne finira jamais ! Il est impossible que cela finisse !

CÉCILE.

Eh ! bien, puisque c'est une chose qui ne finira jamais, il faut bien que je m'y accoutume.

MADAME VALPIERRE.

C'est insensé !

CÉCILE.

Mais vous savez, ma tante, j'aimerais mieux que mon père fût riche et que nous n'ayons jamais d'ennuis ; posséder des chevaux et des voitures et une maison de campagne, et mener la vie qui nous conviendrait. Mais, vous venez de dire vous-même que cela n'arriverait jamais...

VALPIERRE.

Je le crains.

CÉCILE.

Dans ces conditions-là, mon oncle, je ne vois vraiment rien de mieux à faire que ce que je fais en ce moment-ci.

VALPIERRE, *il se promène et frappe du pied.*

Si tu avais été dans l'enseignement, comme je l'ai conseillé cent fois à ma sœur, tu n'assisterais pas à de pareils spectacles.

CÉCILE.

Oui, mais il est trop tard. Je ne suis pas dans l'enseignement ; je ne suis bonne à rien, nous n'avons pas d'argent et papa a des dettes. Je suis bien obligée d'en prendre mon parti.

VALPIERRE.

Si ton père n'avait pas quitté Poitiers ?

ALFRED CAPUS

CÉCILE.

Il l'a quitté, que voulez-vous y faire ?

VALPIERRE.

S'il n'avait pas fait tant de sottises ! s'il n'avait pas été si imprévoyant ! si... si... Il serait avocat, car il plaiderait très bien, il aurait une position.

CÉCILE, *énermée*.

Si... si... si ?... Mais tout cela n'est pas. Je le regrette, c'est tout ce que j'y puis.

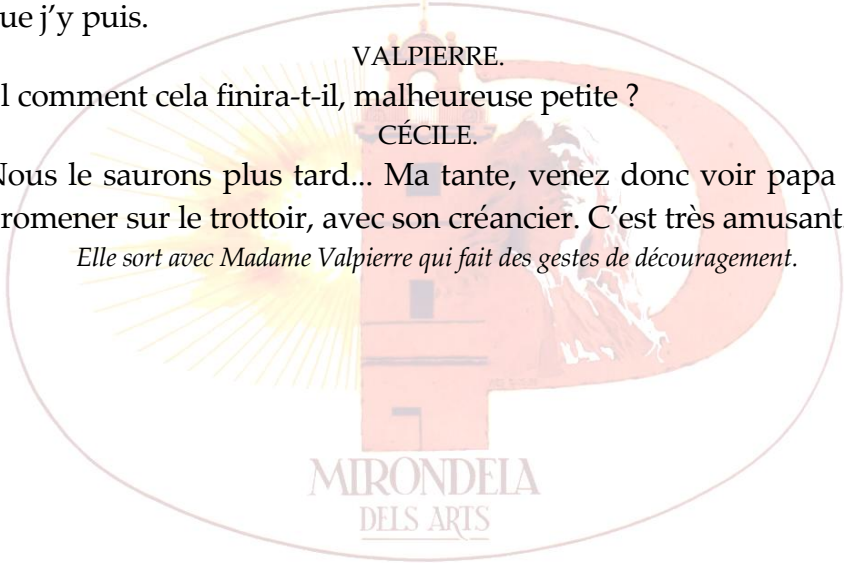
VALPIERRE.

El comment cela finira-t-il, malheureuse petite ?

CÉCILE.

Nous le saurons plus tard... Ma tante, venez donc voir papa se promener sur le trottoir, avec son créancier. C'est très amusant.

Elle sort avec Madame Valpierre qui fait des gestes de découragement.



Scène VIII

VALPIERRE, *puis* LE COMMANDANT,
puis BRIGNOL

VALPIERRE, *seul.*

Il est impossible que cela finisse bien.

Le commandant entre.

Monsieur...

Le reconnaissant.

Tiens ! c'est vous, Commandant ?

LE COMMANDANT.

Valpierre ! En effet, vous êtes le parent à Brignol, il me semble ?

VALPIERRE.

Son beau-frère.

LE COMMANDANT.

C'est cela. Il y a si longtemps que j'ai quitté Poitiers, que je l'avais oublié... Je viens de rencontrer Brignol sur le trottoir, là, en face : il m'a dit de monter.

VALPIERRE.

Il va revenir. Et vous ne retournez jamais à Poitiers ?

LE COMMANDANT.

Rarement. J'allais autrefois chasser chez mon neveu qui a une

propriété aux environs.

VALPIERRE.

Elle est voisine de la mienne. J'ai appris avec plaisir, mon cher commandant, que vous étiez lié avec mon beau-frère. Il me parlait de vous, il n'y a qu'un instant.

LE COMMANDANT.

Je l'aime beaucoup, beaucoup.

VALPIERRE.

Vous êtes en rapport d'affaires avec lui ?

LE COMMANDANT.

Oui. Il m'a rendu de grands services dans mon procès.

VALPIERRE.

Ah ! Et vous vous êtes définitivement fixé à Paris ?

LE COMMANDANT.

À peu près. Je vous comprends, allez, Valpierre. Je n'ai pas laissé une très bonne réputation à Poitiers, hein ? c'est ce que vous voulez dire ?

VALPIERRE.

On n'attaque en rien votre honorabilité, commandant.

LE COMMANDANT.

Mais on me reproche d'aimer le jeu et de courir les cercles ?

VALPIERRE.

On vous plaint surtout d'y avoir perdu votre fortune. Quant à votre vie, commandant, malgré cette faiblesse, elle est au-dessus de la médisance. Il est seulement pénible pour vos amis de voir un homme de votre situation se fourvoyer parmi des gens douteux, passer des nuits entières à tripoter des cartes et en être réduit à n'avoir plus que la ressource d'une pension, après avoir gaspillé plusieurs centaines de mille francs. Comment, vous, commandant, qui vous feriez plutôt tuer que de commettre la

BRIGNOL ET SA FILLE

plus légère indélicatesse... ?

LE COMMANDANT, *affecté*.

Merci, Valpierre. Vous avez de moi une meilleure opinion que je ne mérite ; je me connais maintenant. Certes, je ne me crois pas encore capable de commettre la moindre indélicatesse ; mais, on me dirait que j'arriverais à en commettre plus tard...

VALPIERRE.

Allons donc !

LE COMMANDANT.

Tout est possible, quand on joue ! tout est possible ! Enfin, Dieu merci, je n'en suis pas là !

VALPIERRE.

Mais est-ce que Brignol ne me disait pas tantôt que vous aviez fini par renoncer au jeu ?

LE COMMANDANT.

En effet, je n'ai joué, depuis dix-huit mois, que des jeux insignifiants : le bésigue chinois, le piquet... J'avais renoncé au baccara, je m'en trouvais très bien.

VALPIERRE.

Alors...

LE COMMANDANT.

Ne me félicitez pas. Je vais recommencer à jouer aujourd'hui même.

VALPIERRE.

Tant pis, commandant, tant pis.

LE COMMANDANT.

J'espère que, depuis le temps que je ne joue plus, ma déveine se sera épuisée. Connaissez-vous le système de d'Alembert ?

VALPIERRE.

Non.

ALFRED CAPUS

LE COMMANDANT, *haussant les épaules.*

On prétend que c'est bon.

VALPIERRE.

Mon pauvre ami ! Et vous ne gagnez jamais ?

LE COMMANDANT.

Jamais.

VALPIERRE.

D'ailleurs les anciens militaires ne gagnent jamais au baccara...

LE COMMANDANT.

C'est vrai. Vous l'avez remarqué aussi ?

VALPIERRE.

Je ne l'ai pas remarqué, mais c'est une chose que tout le monde sait.

LE COMMANDANT.

Tout le monde le sait ! Moi aussi, je le sais, et je joue tout de même... Vous ne jouez pas, vous ? Les magistrats sont assez heureux pourtant, en général.

VALPIERRE.

Hé !

LE COMMANDANT.

Pardon, Valpierre, pardon !... Je suis un nigaud, je ne vois que le jeu partout et je mourrai sur la paille, j'en suis sûr. Tenez, il y a un homme qui a failli me sauver de cette passion stupide : c'est votre beau-frère.

VALPIERRE.

Brignol ?

LE COMMANDANT.

Vous avez dans votre beau-frère, mon ami, un homme de premier ordre. Il a le génie des affaires et il fera un jour une grande fortune. Vous ai-je dit qu'il m'était resté une trentaine de

BRIGNOL ET SA FILLE

mille francs de mon procès ? C'était ma dernière ressource et c'est à lui que je dois de ne pas l'avoir encore perdue au baccara.

VALPIERRE.

Ah !

LE COMMANDANT.

Ou de ne pas m'être laissé entraîner dans des spéculations idiotes par quelqu'un de ces tripoteurs qui pullulent dans les cercles... Ah ! mon ami, quand on a su au cercle que je venais d'hériter de ces malheureux trente mille francs, on m'en a proposé des placements avantageux ! Il y a... Chose... qui est à la Bourse, qui voulait me faire gagner vingt mille francs par an.

VALPIERRE.

Fichtre !

LE COMMANDANT.

Brignol, lui, a été carré : « Quand ces trente mille francs, m'a-t-il dit, vous auront rapporté six pour cent, ce sera le bout du monde. Mais ils peuvent vous rapporter cela, en les manœuvrant bien. Donnez-les moi. »

VALPIERRE, *brusquement*.

Vous les lui avez donnés ?

LE COMMANDANT.

Il y a dix-huit mois. Nous avons fait quelques petites affaires sans danger et j'ai touché deux mille francs, mon argent de poche.

VALPIERRE.

Très bien, très bien.

LE COMMANDANT.

Hélas ! mon pauvre ami, ces bonnes résolutions ne devaient pas durer longtemps. J'ai résisté tant que j'ai pu. Aujourd'hui, il faut que je joue et je viens lui reprendre mon argent. Vous me croirez, Valpierre, j'hésite depuis ce matin, tellement je sais que

cela lui fera du chagrin.

VALPIERRE.

Oui... Oh ! oui !

LE COMMANDANT.

J'en suis honteux, mais c'est une fatalité qui me domine. Je rêve de baccara toutes les nuits ; je me réveille en sursaut, j'ai des cauchemars. C'est plus fatigant que déjouer véritablement.

VALPIERRE.

On perd moins.

LE COMMANDANT.

Oh ! moi, mon sort est si bien réglé d'avance que ce n'est plus la peine de m'en occuper. Je finirai sur la paille, à moins que je ne demande l'aumône à mon neveu qui est très riche. Ah !... voici Brignol.

BRIGNOL, *entrant.*

Excusez-moi, Commandant.

LE COMMANDANT, *à Valpierre.*

J'aurai j'espère le plaisir de vous revoir pendant votre séjour à Paris ?

VALPIERRE.

Je le pense... Au revoir.

Il regarde Brignol qui détourne la tête et sort.

Scène IX

BRIGNOL, LE COMMANDANT



BRIGNOL.

Commandant, je suis à vous. Rien de grave, j'espère ?

LE COMMANDANT, *hésitant.*

Rien.

BRIGNOL.

La fin de saison ne s'annonce pas mal. Si cela continue, vous aurez une bonne somme à toucher.

LE COMMANDANT.

Merci, Brignol, merci. Je n'oublierai pas ce que vous avez fait pour moi.

BRIGNOL.

C'est fort naturel. Un autre, à ma place, vous eût donné peut-être plus d'argent pour débiter ; il aurait fini par aventurer vos trente mille francs dans quelque spéculation hasardeuse et vous ne les auriez pas revus. Je préfère, moi, vous donner un peu moins et ne rien risquer.

Désignant son coffre-fort.

Votre petit Capital est là, en bons titres, et si l'occasion s'en

présente, une occasion favorable, quelque chose de sur, je vous garantis que nous ne la laisserons pas échapper.

LE COMMANDANT, *s'avançant vers le coffre-fort.*

Mes titres sont là ?

BRIGNOL.

La prudence en affaires a toujours été mon système.

LE COMMANDANT,

se promène, hésite et revient devant Brignol, piteusement.

Brignol, vous voyez devant vous, l'homme le plus bête de Paris.

BRIGNOL.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE COMMANDANT.

Décidément, mon ami, je suis inguérissable.

BRIGNOL.

De quoi ? Vous êtes malade ?

LE COMMANDANT.

Je suis inguérissable du jeu.

BRIGNOL, *brusquement.*

Vous avez l'intention de rejouer ? Mais, malheureux...

LE COMMANDANT.

Ne me faites pas de reproches, Brignol, ne m'en faites pas, je vous en supplie. Je sais bien que je perdrai et que je mourrai sur la paille. Vous aurez fait tout ce qui était humainement possible pour m'éviter ce malheur, je vous en serai reconnaissant toute ma vie.

BRIGNOL.

Mon pauvre commandant, c'est de l'aberration. Vous qui venez de rester un an et demi sans toucher une carte ?

LE COMMANDANT.

Je n'ai pas joué une seule fois au baccara, c'est vrai. Je ne jouais

BRIGNOL ET SA FILLE

que des jeux d'enfants, le bésigue, par exemple. Eh bien ! mon ami, je trouvais encore le moyen de perdre de véritables sommes. J'ai établi le compte de ce que m'a coûté le bésigue chinois, le mois dernier : quatre cents francs. Avant-hier, j'ai perdu plus de cent francs à la manille, avec des méridionaux... C'est une déveine insensée ! Des jeux auxquels tout le monde gagne ! Alors, je me suis dit : « Autant me remettre au baccara. J'ai une chance au moins de me rattraper de temps en temps. » Je vous ai rapporté votre reçu. Rendez-moi mes titres, mon pauvre ami, et ne vous occupez plus de moi : je ne le mérite pas.

BRIGNOL.

Vous voulez donc rejouer immédiatement ?

LE COMMANDANT.

Ce soir même, après dîner. Les rares fois que j'ai gagné, ça a toujours été après dîner.

BRIGNOL.

Vous allez perdre sur vos titres en les vendant précipitamment.

LE COMMANDANT.

Cela m'est égal.

BRIGNOL, *montrant le calendrier.*

Recommencer à jouer un vendredi, après une aussi longue interruption !...

LE COMMANDANT.

Je ne suis pas superstitieux. Et j'ai la conviction que le vendredi porte bonheur, au contraire.

BRIGNOL, *tirant sa montre.*

Vendre des titres à cette heure-ci, c'est inouï !

LE COMMANDANT.

Le plus tôt sera le mieux... Si je suis pressé, Brignol, c'est que je suis fermement résolu à ne plus manœuvrer à tort et à travers,

comme auparavant. J'ai étudié un système et je ne m'en écarterai pas d'une ligne...

Brignol hausse les épaules.

Connaissez-vous le système d'Alembert ?

BRIGNOL, *avec assurance.*

C'est un des plus mauvais qu'il y ait. Vous n'aurez plus un centime dans trois semaines.

LE COMMANDANT, *d'un ton pénétré.*

C'est possible.

BRIGNOL.

C'est certain.

LE COMMANDANT.

Ne me donnez pas de remords, mon ami. Je ne puis plus m'arrêter maintenant, il est trop tard. Je deviendrais malade, si j'étais seulement obligé de retarder d'un jour. Prenez votre reçu et dites-vous que vous n'aurez pas eu affaire à un ingrat.

Il s'avance machinalement vers le coffre-fort ainsi que Brignol.

BRIGNOL.

Combien d'argent vous faut-il pour commencer ?

LE COMMANDANT.

Écoutez, Brignol, si je risque ce qui me reste sou à sou, je n'ai aucune chance de me défendre. Je vais mettre tout mon argent dans un tiroir, et à la grâce de Dieu !

BRIGNOL, *s'essuyant le front.*

Vous voulez tout ?

Le Commandant fait signe que oui.

C'est bien, commandant, j'ai fait mon devoir.

Il va s'asseoir à son bureau et écrit.

Vous aurez cela demain ou après-demain, le temps matériel de négocier.

BRIGNOL ET SA FILLE

LE COMMANDANT.

Je négocierai moi-même. De la rente ou des chemins de fer, c'est comme de l'argent comptant. L'important pour moi est de n'avoir pas le temps de réfléchir et, puisque je fais une sottise, de la faire instantanément. J'aurais été navré, si vous n'aviez pas eu mes titres sous la main. Et, tenez ! j'ai de l'espoir. Je crois que cette fois-ci, je gagnerai.

BRIGNOL, *un peu pâle.*

À demain donc, c'est convenu.

LE COMMANDANT.

Pourquoi demain, mon pauvre Brignol ? Réglons cela tout de suite.

BRIGNOL.

Diab ! que vous êtes pressé ! il y a des formalités de caisse indispensables.

LE COMMANDANT.

Lesquelles ? Du moment que mon argent est là...

BRIGNOL.

Il est là... C'est-à-dire qu'il y a l'équivalent.

Balbutiant.

Il faut moi-même que je transforme...

LE COMMANDANT.

Que vous transformiez quoi ? Vous avez mes titres là. Je vous donne votre reçu, vous me rendez mes titres et je me résigne à la perte qui en résultera... c'est très simple.

BRIGNOL.

Vous n'entendez rien aux choses de la finance, commandant : vous êtes bien heureux ! Ce ne sont pas vos titres positivement que j'ai en caisse, je vous le répète, c'est l'équivalent. Il est matériellement impossible que vous les ayez avant quelques

heures.

LE COMMANDANT, *ennuyé.*

Mon argent n'est pas dans le coffre-fort ? Je le croyais... vous venez de me le dire.

BRIGNOL.

C'est un terme de finance.

LE COMMANDANT.

Il faut que j'attende jusqu'à demain... à midi, à peu près ?

BRIGNOL.

À quatre heures.

LE COMMANDANT.

Quatre heures... Vous ne vous imaginez pas combien ce contretemps dérange mes projets. Enfin, je puis compter que demain à quatre heures...

BRIGNOL.

Oui...

LE COMMANDANT.

Il n'y aura pas de retard ? Vous ne prévoyez pas de retard ?... Je vais m'arranger en conséquence.

BRIGNOL,

prenant le commandant par le bras, après une hésitation.

Ah ! Commandant !... Vous ne savez pas ce que vous feriez, si vous êtes bien gentil ? Vous ne recommenceriez à jouer que dans quelques jours.

LE COMMANDANT.

Oh ! cela ! jamais ! Brignol, jamais !... N'insistez pas, vous redoublez mes remords.

BRIGNOL.

Vous me rendriez un grand service, commandant.

LE COMMANDANT.

Pourquoi ?

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL, *baissant la voix.*

Je vais vous dire une chose que je ne dirai qu'à vous, parce que je sais que vous êtes un honnête homme, incapable d'une mauvaise pensée...

Le commandant lève les yeux.

J'ai besoin de quelques jours pour négocier vos fonds. Je ne supposais pas que vous les exigeriez du jour au lendemain et je les avais placés dans une affaire sûre.

LE COMMANDANT.

Quelques jours !

BRIGNOL.

Une quinzaine.

LE COMMANDANT.

Sapristi ! Sapristi de sapristi ! Nom d'un chien ! Cela m'ennuie beaucoup... Une affaire sûre, Quelle affaire,

BRIGNOL.

Ne vous inquiétez donc pas, vous les aurez dans quinze jours.

LE COMMANDANT.

Je suis très inquiet, au contraire, très inquiet ? Vous ne deviez pas aventurer mon argent dans n'importe quelle affaire sans m'en prévenir. C'est spécifié dans le reçu.

BRIGNOL.

Pouvais-je supposer...

LE COMMANDANT.

Soyons sérieux, maintenant.

Mettant la main sur l'épaule de Brignol.

Qu'avez-vous fait de mes trente mille francs ?

BRIGNOL.

Vous les toucherez de demain en quinze, commandant. Vous ne me croyez pas un escroc ?

ALFRED CAPUS

LE COMMANDANT.

Certes !

BRIGNOL.

Eh bien ! je vous donne ma parole d'honneur pour de demain en quinze. Vous avez mon reçu, il sera aussi bon qu'aujourd'hui.

LE COMMANDANT.

Quinze jours.

BRIGNOL.

Vous êtes exquis, commandant.

Il lui prend la main, l'autre se laisse faire, froidement.

LE COMMANDANT.

Moi qui avais si confiance en vous ! Quand vous m'avez dit : « Vos titres sont dans le coffre-fort... » je croyais absolument les tenir.

BRIGNOL.

Il n'y a rien de changé.

LE COMMANDANT.

Voilà une aventure bien ennuyeuse, et je ne m'y attendais pas ! J'avais en vous une confiance absolue, Brignol.

BRIGNOL.

J'espère, commandant.

LE COMMANDANT, à part, sans lui répondre.

Je vais aller consulter mon neveu.

BRIGNOL.

Vous ne me gardez pas rancune ?

Le commandant ne répond pas et secoue la tête. Brignol fait un grand geste en se parlant à lui-même.

Évidemment, j'ai eu tort ! Je le sais bien...

Entre Carriard.

Scène X

BRIGNOL, LE COMMANDANT, CARRIARD



CARRIARD.

Bonjour, commandant. La santé est bonne ?

LE COMMANDANT.

Excellente.

CARRIARD.

Vous verra-t-on ce soir, au cercle ?

LE COMMANDANT, *se retourne furieux.*

Au cercle ! Je ne sais plus quand on m'y verra, au cercle.

Il s'en va.

Scène XI

BRIGNOL, CARRIARD



CARRIARD, à *Brignol*.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

BRIGNOL.

Il est de mauvaise humeur.

CARRIARD.

Vous avez eu quelque histoire avec lui ?

BRIGNOL.

Un malentendu.

CARRIARD.

Ah ! ah ! grave ?

BRIGNOL.

Du tout.

CARRIARD.

Tant mieux.

BRIGNOL.

Vous dînez ce soir à la maison, vous ne l'avez pas oublié !

CARRIARD.

Je suis trop heureux. Ces dames vont bien ? Votre fille...

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL.

À merveille.

CARRIARD.

Je suis venu avant dîner pour vous apporter une nouvelle. Je crois que j'achèterai cette usine dont je vous ai parlé récemment.

BRIGNOL.

Quelle usine ?

CARRIARD.

Dans la Nièvre.

BRIGNOL.

Ah ! bon. Tant mieux, cher ami, tant mieux.

CARRIARD.

Vous paraissez préoccupé ?

BRIGNOL.

Ce n'est rien.

CARRIARD.

Vous aurez là votre position, mon cher ami. Il est clair que vous serez obligé de quitter Paris ; mais, dès qu'il s'agit d'intérêt...

BRIGNOL.

Ah ! ce n'est pas cela qui serait un obstacle. Il y a des moments où j'en suis bien dégoûté, de Paris.

CARRIARD.

Vous vivrez là-bas, modestement, avec madame Brignol. Deux ou trois fois par an, j'irai vous voir avec ma femme...

BRIGNOL.

Votre femme ?

CARRIARD.

Décidément, vous avez quelque chose aujourd'hui... C'est-à-dire votre fille... Car je n'ai pas besoin de vous rappeler que tout cela est basé sur mon mariage avec votre fille, qui est un projet

convenu entre nous.

BRIGNOL.

Ah ! oui... en effet...

CARRIARD.

Vous vous rappelez ?...

BRIGNOL.

Parfaitement... Je n'ai pas encore eu l'occasion d'en parler, ni à ma fille, ni à ma femme ; mais, en effet, c'est un projet convenu entre nous.

CARRIARD.

Cher ami, votre fille est gaie, elle n'a aucun défaut, elle est charmante. J'ai découvert que j'avais pour elle un grand attachement... Il me serait très désagréable de ne pas l'épouser.

BRIGNOL.

Mais il reste entendu, n'est-ce pas, cher ami, que vous ne me tiendrez pas rancune au cas peu probable où ma fille refuserait ?

CARRIARD.

Cela va de soi.

BRIGNOL.

Elle a toujours fait ce qu'elle a voulu et je suis incapable d'exercer sur elle la moindre autorité.

CARRIARD.

Eh ! je vous avoue que, sans fatuité, je ne m'attends pas à un refus. Votre fille est très aimable avec moi : nous causons en camarades. Je n'ai pas encore quarante ans, nos âges ne sont pas trop disproportionnés...

BRIGNOL.

Tant mieux, mon ami, tant mieux.

CARRIARD.

Quand lui parlerez-vous ?

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL.

Mais bientôt... dans quelques jours... Aujourd'hui, je vais vous présenter à mon beau-frère.

CARRIARD.

Valpierre... de Poitiers ?

BRIGNOL.

Vous le connaissez ?

CARRIARD.

Je connais tout le monde, moi !

Entre la bonne avec des cartes.

BRIGNOL, *prenant les cartes.*

Encore !

CARRIARD.

Une affaire.

BRIGNOL.

Je le crois... Venez-vous, cher ami ?

Ils sortent.

LA BONNE.

Que dois-je répondre ?

BRIGNOL.

Veillez introduire ces Messieurs ici... Je suis à eux tout de suite.

Scène XII

LE COMMANDANT BRUNET, MAURICE,
LA BONNE

LA BONNE, *allant à l'autre porte.*

Si ces Messieurs veulent bien entrer ?

LE COMMANDANT, *à la bonne.*

Il n'est pas parti, j'espère ?

LA BONNE.

Non, Messieurs... Monsieur vous prie de bien vouloir l'attendre un instant.

Elle sort.

LE COMMANDANT, *agitant sa canne.*

Trente mille francs !

MAURICE.

Pourquoi, diable ! aussi, mon oncle, ne m'avez-vous pas raconté cette histoire-là plus tôt ?

LE COMMANDANT, *haussant les épaules.*

Est-ce que je pouvais supposer une pareille chose ? Brignol !

MAURICE.

Vous êtes bien naïf, permettez-moi de vous le dire. Brignol !
Qu'est-ce que c'est que ça, Brignol ?

BRIGNOL ET SA FILLE

LE COMMANDANT.

Il est de Poitiers... J'avais confiance en lui.

MAURICE.

Vous avez été dupé toute votre vie, et vous le serez toujours. Il n'y a rien à faire.

LE COMMANDANT.

J'avais confiance, te dis-je... Alors, décidément, tu crois que ce Brignol ?...

MAURICE.

Brignol est comme les autres. Il a joué à la Bourse, et ne vous faites pas d'illusion, votre argent est irrévocablement perdu.

LE COMMANDANT.

Irrévocablement ?

MAURICE.

Il n'y a pas d'exemples du contraire.

LE COMMANDANT.

J'en ai une déveine dans tout ce que je fais !

MAURICE.

Aussi, mon oncle, on n'a pas idée d'une simplicité pareille.

LE COMMANDANT.

Tu en parles à ton aise. Il est facile de ne pas compromettre sa fortune, quand on a quatre-vingts ou cent mille francs de rentes... Et puis, tu es bon, toi ! On dirait que tu t'es toujours conduit comme un ange. J'ai le jeu, c'est vrai ; mais tu as...

MAURICE.

Les femmes...

LE COMMANDANT.

Il me semble que tu as assez fait de bêtises et que j'ai eu assez d'ennuis de ce côté-là, quand j'étais encore ton tuteur... Bon ! Alors...

ALFRED CAPUS

MAURICE.

J'en conviens, mais ça vaut encore mieux, avouez-le, que de se faire exploiter par un homme d'affaires véreux... Enfin, nous allons tâcher de rattraper quelque chose par la menace. Mais cela m'étonnerait bien.

LE COMMANDANT.

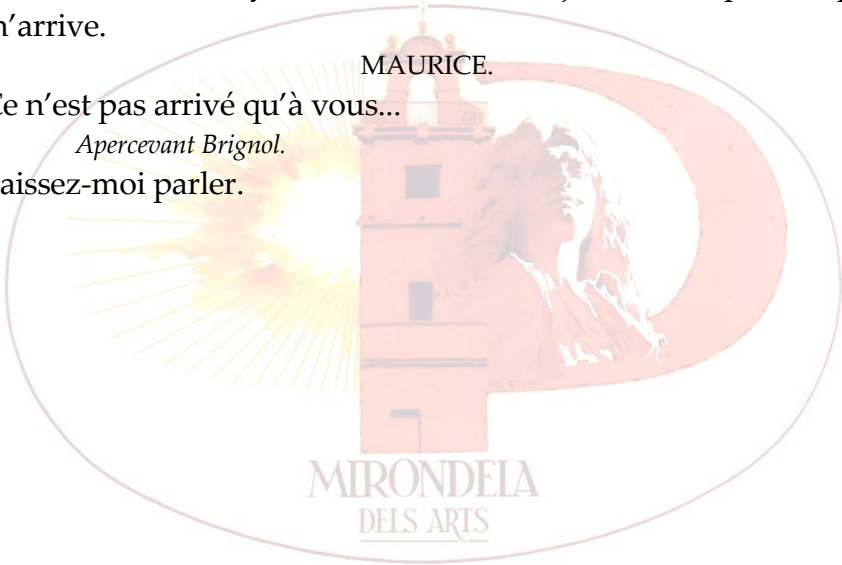
Ce qu'il y a d'inouï, c'est que c'est un garçon de très bonne famille, avocat ! Il y a des moments où je ne crois pas ce qui m'arrive.

MAURICE.

Ce n'est pas arrivé qu'à vous...

Apercevant Brignol.

Laissez-moi parler.



Scène XIII

LE COMMANDANT, MAURICE, BRIGNOL



BRIGNOL.

Messieurs !... Mon cher Commandant...

LE COMMANDANT.

Assez de simagrées, Brignol. J'ai réfléchi. Tout cela est fort louche.

MAURICE.

Je vous en prie, mon oncle.

À Brignol.

Mon oncle, Monsieur, m'a montré votre reçu, il est formel. Nous ne vous demandons pas de nous rendre les fonds ce soir...

LE COMMANDANT.

Pourtant...

MAURICE.

Non, mon oncle, vous ne pouvez pas exiger les fonds ce soir.

BRIGNOL.

C'est évident.

MAURICE.

Nous vous demandons simplement par quelles valeurs ils sont représentés et de nous montrer ces valeurs.

BRIGNOL, *se promenant, anxieux.*

J'ai dit au Commandant...

LE COMMANDANT.

Vous m'avez parlé d'une affaire sûre.

MAURICE.

Quelle est cette affaire ?

BRIGNOL, *balbutiant.*

Nous avons convenu, tout à l'heure, mon cher Commandant, que dans quinze jours...

LE COMMANDANT, *élevant la voix.*

Non, Monsieur, nous n'avions rien convenu du tout. Je veux mes fonds, vous m'entendez ?

Il frappe le bureau avec sa canne.

MAURICE.

Mon oncle, Monsieur, vous donne jusqu'à demain midi. Je n'ai pas besoin d'insister sur la situation où vous vous êtes placé. Si demain, à midi, vous n'avez pas réglé, mon oncle déposera une plainte contre vous.

LE COMMANDANT.

Absolument.

Toujours très haut.

Vous vous êtes conduit à mon égard d'une façon infâme. Qu'est-ce que je vais faire toute la soirée, sapristi ?

BRIGNOL.

Vous ne cessiez de me dire depuis un an que vous renonciez au jeu.

LE COMMANDANT,

élevant toujours la voix et faisant du bruit.

Ça n'est pas vrai ! Je vous ai toujours dit que je ne jouerai plus, tant que je serais en déveine ; aujourd'hui, ma déveine était

BRIGNOL ET SA FILLE

passée, et il faut...

Cécile entre.



Scène XIV

LE COMMANDANT, MAURICE, BRIGNOL,
CÉCILE



CÉCILE.

Mon père... Oh ! pardon, Messieurs.

Bas à Brignol.

J'ai entendu du bruit, je viens te délivrer...

MAURICE, à son oncle.

Tiens, elle est jolie cette petite fille !

CÉCILE, à son père, *bas*.

Encore deux créanciers ? Mon pauvre papa !

BRIGNOL, même jeu.

Oui... mais c'est fini. Ils allaient partir.

MAURICE, à son oncle, *bas*.

Vous ne la connaissez pas ?

LE COMMANDANT.

Qui ?

MAURICE, *bas*.

La jeune fille ?

LE COMMANDANT, *bas*.

Hé ! je me soucie bien...

BRIGNOL ET SA FILLE

MAURICE, *bas.*

Elle est charmante !

CÉCILE, *bas à son père.*

Le dîner est prêt, dépêche-toi... Messieurs...

MAURICE.

Mademoiselle...

Sort Cécile.



Scène XV

LE COMMANDANT, MAURICE, BRIGNOL

LE COMMANDANT.

Résumons-nous, Monsieur. Si demain à midi...

BRIGNOL.

À midi ?... Je vous certifie, Commandant, que vous exagérez singulièrement.

LE COMMANDANT.

Allons donc, Monsieur !

Maurice a l'attitude d'un homme qui ne s'intéresse pas à ce colloque.

BRIGNOL.

Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point, de votre part, ces soupçons me sont pénibles.

LE COMMANDANT.

Empruntez à votre beau-frère.

BRIGNOL.

J'ai besoin de quelques jours...

LE COMMANDANT, à Maurice.

Qu'est-ce qu'il faut faire ? Mais parle donc ! Tu ne dis plus rien...

MAURICE.

Hein ? oui...

BRIGNOL ET SA FILLE

À *Brignol*.

Monsieur.

BRIGNOL, à *Maurice s'approchant*.

Je vous le demande en conscience, à vous, qui êtes raisonnable, Monsieur. Voyons, est-il admissible qu'un père de famille, comme moi, ancien avocat, commette délibérément des actions honteuses ?

MAURICE, *machinalement*.

Évidemment... Vous avez des enfants ?

BRIGNOL.

Une fille.

MAURICE.

Oui... oui.

LE COMMANDANT.

Trois jours, je vous donne trois jours, pas un de plus !...

Bas à Maurice.

Écoute, Maurice, règle cela toi-même avec lui. Je ne veux pas y assister, je finirais par me mettre en colère. Je te verrai ce soir.

BRIGNOL.

Il est bien simple d'arranger cela à l'amiable, mon cher Commandant.

LE COMMANDANT.

Trois jours, Monsieur ! Qu'est-ce que je vais faire pendant ces trois jours ?

Il sort.

Scène XVI

BRIGNOL, MAURICE, *puis* VALPIERRE,
puis MADAME BRIGNOL, CÉCILE, CARRIARD

BRIGNOL.

Votre oncle, Monsieur, est un homme charmant. Nous sommes en relations depuis très longtemps, et je serais désolé de me brouiller avec lui. Asseyons-nous, nous allons fixer...

MAURICE.

Est-ce que le délai de trois jours ?

BRIGNOL.

Le délai de trois jours est suffisant à la rigueur. Je regrette que nous n'ayons pas commencé par là, cela nous eût évité des explications inutiles. Mais le Commandant est entré dans une telle fureur !...

MAURICE.

Il est très vif.

BRIGNOL.

Je l'aime beaucoup et je sais que la crainte de ne pas jouer de quelque temps suffit à l'exaspérer. D'ailleurs, je ne lui en veux pas le moins du monde. Mais, que diable ! quand il s'abstiendrait

BRIGNOL ET SA FILLE

encore de jouer pendant quelques semaines...

MAURICE.

Quelques semaines ?

BRIGNOL.

Quelques semaines ou quelques jours, peu importe.

Apercevant Maurice qui essaye de regarder une photographie de jeune fille placée sur son bureau.

C'est ma fille...

MAURICE.

Elle est charmante... Voyons, je tâcherai d'obtenir un mois ; je n'en réponds pas.

BRIGNOL.

Il ne peut pas refuser à vous.

MAURICE.

Alors, vous êtes sûr que dans un mois ?

BRIGNOL.

Ah ! mon cher Monsieur, dans un mois, il y a longtemps que cette affaire sera terminée. Ce n'est même plus la peine d'en parler. Un mois !... Je vous remercie, cher Monsieur, je vous remercie. Vous ne jouez pas, vous, au moins ?

MAURICE, *riant*.

Jamais.

BRIGNOL.

Je me rappelle parfaitement avoir rencontré votre père à Poitiers, quand j'étais encore au barreau. Il est mort vers quatre-vingt-dix, s'il m'en souvient bien.

MAURICE.

Oui.

BRIGNOL.

Et vous n'avez plus que votre oncle ? Quel charmant homme ! Il

est bien fâcheux qu'il ait cette triste manie.

MAURICE.

De ce côté, il est incorrigible.

BRIGNOL.

Vous qui avez de l'influence sur lui, vous devriez essayer de le raisonner... Il finira par se faire du tort.

VALPIERRE,

entr'ouvre la porte, et apercevant quelqu'un, fait mine de se retirer.

Oh ! pardon.

BRIGNOL, *vivement.*

Mais, tu n'es pas de trop ! Entre donc.

VALPIERRE, *bas.*

C'est le Commandant qui faisait tout ce tapage ?

BRIGNOL, *même jeu.*

Quel tapage ? Où prends-tu du tapage ?...

Haut.

Mon cher ami, je te présente Monsieur Maurice Vernot, le neveu du Commandant Brunet... Mon beau-frère, Monsieur Valpierre... magistrat à Poitiers.

MAURICE, *s'inclinant.*

Ah !

MIRONDEIA
VALPIERRE.

Le neveu du Commandant ! Monsieur, nos propriétés sont presque voisines.

BRIGNOL.

Vous ne vous connaissez pas, c'est étonnant... Valpierre, mon cher Monsieur Vernot, a été comme moi, un ami de votre père.

VALPIERRE.

En effet... C'était un homme de premier ordre.

BRIGNOL.

Un esprit des plus remarquables.

BRIGNOL ET SA FILLE

LA BONNE, *entrant.*

Monsieur est servi.

BRIGNOL.

Bien. Prévenez Madame...

À Maurice après une hésitation.

Je compte bien, Monsieur Vernot, que vous restez à dîner avec nous ?

MAURICE.

Oh ! trop aimable... vraiment, c'est impossible.

BRIGNOL.

Mon beau-frère vous en prie.

VALPIERRE.

Je vous en prie, Monsieur.

BRIGNOL.

Nous serons tout à fait en famille.

Entrent Madame Brignol, Cécile et Carriard.

Ma femme... ma fille... Monsieur Maurice Vernot, le neveu du Commandant Brunet, qui veut bien nous faire l'amitié de dîner à la maison.

MAURICE.

Mais...

MADAME BRIGNOL.

Vous nous ferez le plus grand plaisir, Monsieur.

BRIGNOL.

À table, mes enfants, à table !

Tout le monde sort par la porte du fond.

ACTE II

Même décor qu'au premier acte.



Scène première

BRIGNOL, MAURICE

Au lever du rideau, Maurice sort des billets de banque de son portefeuille, et les remet à Brignol.

BRIGNOL.

Merci, cher ami. Je vous rendrai cette petite somme le...

MAURICE.

Ne parlons pas de cela. Allons-nous au théâtre ce soir ?

BRIGNOL.

Je crois qu'il en avait été question hier. Je vais le demander à ces dames.

Serrant la main de Maurice.

Vous savez, mon cher ami, je ne vous remercie pas. Voilà plusieurs fois que vous m'obligez, avec une gentillesse...

Sur un geste de Maurice, il sort.

Scène II

MAURICE, *seul*

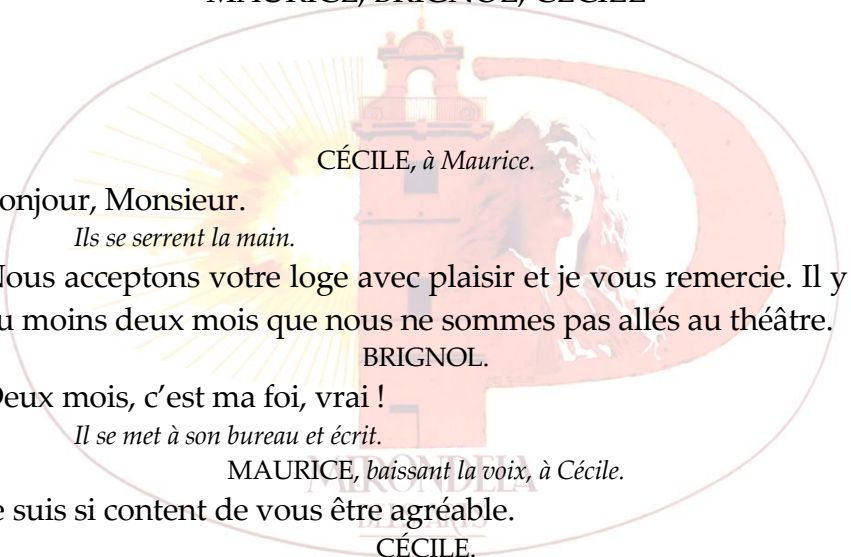
Au fait, qu'est-ce que je lui ai donc prêté, depuis quinze jours ? Une fois quinze cents, le lendemain du jour où je suis venu ici : une fois dix louis, et aujourd'hui trois mille francs. Ça fait... Oui... hum ! hum ! Et pourquoi ?... Qu'est-ce que je viens faire ici ?... Épouser cette délicieuse jeune fille ? Non : ce n'est pas possible. Elle a vraiment un père trop... spécial... Et si je ne l'épouse pas... Je ferais peut-être mieux de m'en aller.

Entrent Brignol et Cécile.

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène III

MAURICE, BRIGNOL, CÉCILE



CÉCILE, à Maurice.

Bonjour, Monsieur.

Ils se serrent la main.

Nous acceptons votre loge avec plaisir et je vous remercie. Il y a au moins deux mois que nous ne sommes pas allés au théâtre.

BRIGNOL.

Deux mois, c'est ma foi, vrai !

Il se met à son bureau et écrit.

MAURICE, *baissant la voix*, à Cécile.

Je suis si content de vous être agréable.

CÉCILE.

Qu'est-ce qu'on joue ?

Elle s'assied.

MAURICE, *un silence*.

Pourquoi prenez-vous si peu de distractions ?

CÉCILE.

Mon père est très occupé.

BRIGNOL.

Ah ! ah ! Dame !

ALFRED CAPUS

CÉCILE.

Il ne peut jamais nous accompagner. Nous menons l'existence la plus provinciale du monde.

MAURICE.

Vous ne vous ennuyez pas ?

CÉCILE.

Pas trop. Nous n'allons nulle part, nous ne recevons presque personne, et je ne sais pas comment cela se fait, le temps passe et, véritablement, je ne m'ennuie pas beaucoup.

MAURICE.

Moi, c'est le contraire.

CÉCILE.

Vous vous ennuyez ?

MAURICE.

Souvent... pour ne pas dire constamment.

CÉCILE.

Vous n'avez pourtant pas l'air d'avoir le caractère mal fait.

MAURICE.

Mais non... je ne suis pas triste naturellement... Si je m'ennuie, c'est que je fréquente d'habitude des gens fort ennuyeux, voilà tout.

BRIGNOL.

Dites donc, cher ami ?

MAURICE.

Quoi ?

BRIGNOL.

Je vais envoyer chez l'huissier...

MAURICE.

Ainsi depuis que je vous connais, je suis plus gai, plus entrain.

CÉCILE.

Tant mieux ! vous reviendrez nous voir ?

BRIGNOL ET SA FILLE

MAURICE.

Je crois bien que je reviendrai ! Cela ne vous est pas désagréable ?

CÉCILE.

Mais ! non... certes... vous êtes très sympathique à ma mère.

BRIGNOL, *toujours écrivant.*

Figurez-vous que le propriétaire avait fini par me faire des frais.

LA BONNE, *entrant.*

Une lettre pour Monsieur.

MAURICE, *baissant la voix.*

Seulement, voilà... si je reviens vous voir quelquefois, savez-vous ce qui va se passer ?...

CÉCILE.

Non, quoi ?

MAURICE.

Il va se passer que je serai bien vite amoureux de vous...

CÉCILE.

Monsieur !...

MAURICE, *à voix plus basse.*

Je vous aime... Je vous aime.

BRIGNOL, *tapant sur la lettre.*

Ah ! non... on n'écrit pas des lettres comme ça !...

MAURICE.

Qu'y a-t-il ?

BRIGNOL.

Une lettre du Commandant...

À Cécile.

Laisse-nous, mon enfant.

MAURICE.

Mademoiselle...

CÉCILE.

Monsieur...

Cécile sort.

Scène IV

BRIGNOL, MAURICE,
puis MADAME BRIGNOL et VALPIERRE

MAURICE.

Que dit-il ?

BRIGNOL, *lisant*.

Monsieur, le nouveau délai que j'ai bien voulu vous accorder est écoulé ; je me présenterai aujourd'hui, chez vous, à trois heures, et si je n'ai pas mon argent, je porterai au parquet une plainte en escroquerie. (Signé) Commandant Brunet...

Parlé.

Escroquerie ? Que diable ! Il va un peu loin...

MAURICE, il prend la lettre et la lit en secouant la tête.

En effet... Oh !

BRIGNOL.

Vous n'avez donc pas vu votre oncle ?

MAURICE.

Mais si. Je lui avais dit de prendre patience. Je lui avais affirmé que vous le paieriez bientôt.

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL.

Eh ! Il n'est pas à un mois près.

MAURICE.

Il m'avait bien promis d'attendre. Je vais tâcher de le voir encore une fois.

Regardant sa montre.

Il doit être chez lui.

Entrent Valpierre et Madame Brignol.

BRIGNOL, *plus bas à Maurice.*

C'est cela, allez-y. Vous êtes bien aimable, et je vous demande pardon de la peine que je vous donne. Mais je serais si content que cette affaire fût arrangée le plus tôt possible.

MAURICE.

Cela vaudrait mieux.

BRIGNOL.

Eh ! cela vaudrait beaucoup mieux.

MAURICE, *à Madame Brignol.*

Madame...

À Valpierre.

Cher Monsieur...

MADAME BRIGNOL,

à Brignol qui fait mine d'accompagner Maurice.

Nous venons de terminer nos courses. Adolphe est décidé à partir demain.

BRIGNOL, *distrain.*

Pourquoi demain ?

VALPIERRE.

Nous rentrons à Poitiers.

MAURICE.

Au revoir, alors, cher Monsieur.

ALFRED CAPUS

VALPIERRE.

Au revoir, cher Monsieur.

BRIGNOL.

Attendez-moi une minute...

Il sort avec Maurice.



Scène V

MADAME BRIGNOL, VALPIERRE



MADAME BRIGNOL.

Pourquoi cette décision brusque ? Tu devais rester un mois à Paris ? Que s'est-il passé, et qui te force à rentrer si tôt ?

VALPIERRE.

Rien ne m'y force, en effet.

MADAME BRIGNOL.

Alors ?

VALPIERRE.

Veux-tu que je te dise la vérité ? Je m'en vais, parce que je ne veux pas être mêlé plus longtemps aux histoires de ton mari, qui finiront mal un jour ou l'autre, c'est moi qui t'en préviens.

Madame Brignol fait un geste.

On ne saura jamais à quoi s'en tenir avec Brignol. C'est un homme... vague et qui commet des actions... vagues. Enfin, toi qui es sa femme, as-tu jamais compris un mot à ce qu'il faisait ?

MADAME BRIGNOL.

Il n'est pas méchant, voilà qui est certain. Est-ce vraiment de sa faute si nous sommes dans une pareille gêne ?

ALFRED CAPUS

VALPIERRE.

Uniquement de sa faute. Il n'y avait aucune raison pour que vous ne fussiez pas dans une position très honorable, et Brignol est le seul de la famille qui ait mal tourné.

MADAME BRIGNOL.

Parfois, je crois qu'il n'a pas eu de chance, car on ne peut pas dire qu'il ait de grands défauts.

VALPIERRE.

Il vaudrait beaucoup mieux qu'il eût des défauts et même des vices. Les vices sont des choses classées, connues ; on les combat... il y a toujours de la ressource avec les gens qui ont de bons vices. Ton mari, lui, est fuyant ; il n'a aucun caractère, ni bon, ni mauvais, et je ne te dissimule pas qu'il est capable de commettre les actes les plus dangereux, peut-être même sans mauvaise intention. Ainsi, un détail : il y a un homme, d'après ce que je soupçonne, d'après ce dont je suis sûr, avec lequel vous devriez être nécessairement en froid : c'est le neveu du Commandant Brunet. Je sais ce que je dis... Eh ! bien, il arrive précisément que vous êtes au mieux avec ce jeune homme et qu'il ne quitte plus votre maison... Pourquoi ? D'où cela vient-il ?... Je l'ignore, et voilà ce que je trouve horripilant chez Brignol. Sans compter que la présence continuelle de Monsieur Vernot chez vous est de nature à compromettre Cécile très gravement et que si cela se passait à Poitiers...

MADAME BRIGNOL.

Oh ! de ce côté, je suis rassurée. Nous voyons peu de monde, et d'ailleurs, à Paris, on prête moins d'attention...

VALPIERRE.

Ma chère amie, à Paris, comme en province, quand un jeune

BRIGNOL ET SA FILLE

homme fréquente trop une jeune fille, c'est toujours la même chose qui se produit.

MADAME BRIGNOL.

Il m'a dit que c'était un bon client pour lui. Cependant tu as raison, mais je n'ose pas entamer cette discussion avec Brignol ; parle-lui-en, toi.

VALPIERRE.

Je suis tellement sûr que cela ne servira à rien du tout !

MADAME BRIGNOL.

Rends-moi ce service. Moi, je n'ai jamais pu lui faire avouer quoi que ce fût. Je ne sais rien, je n'ai jamais rien su, et nous vivons de cette façon-là depuis que nous sommes mariés.

VALPIERRE.

Je veux bien, mais pour la dernière fois, essayer de tirer tout cela au clair. Après, il fera ce qu'il voudra...

Entre Brignol.

MADAME BRIGNOL.

Je t'en prie.

Elle sort.

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène VI

VALPIERRE, BRIGNOL



BRIGNOL.

Tu t'en vas, alors ; c'est décidé ?

VALPIERRE.

Oui. Maintenant...

S'asseyant sur le canapé.

nous allons nous expliquer, si tu veux. Ce sera la dernière fois, je viens de le dire à ta femme... Je voulais partir tranquillement, sans m'occuper davantage de tes affaires, ce qui m'aurait évité de te dire des choses... désagréables...

BRIGNOL.

C'est ma femme qui t'a prié de me dire des choses désagréables ?

VALPIERRE.

Épargne-moi tes jeux de mots. Crois bien que si tu n'avais pas une fille à laquelle je m'intéresse malgré tout, je me soucierais très peu de tes tripotages et des conséquences qu'ils peuvent avoir.

BRIGNOL.

Je comprends parfaitement, mais pourquoi tripotages ? Où vois-tu des tripotages ? Tu as toujours des mots de magistrat, et on

BRIGNOL ET SA FILLE

dirait qu'il n'y a que des crimes dans la vie.

VALPIERRE.

Il y a aussi des délits.

BRIGNOL.

C'est bizarre ! Depuis que nous sommes réconciliés, tu me parles continuellement comme à un malfaiteur. Je ne t'en veux pas, toutefois...

VALPIERRE.

Passons.

BRIGNOL.

Que diable ! aie un peu de bonne humeur. Tu aperçois des catastrophes partout. L'autre jour, nous étions perdus, nous allions être dans la misère parce que je ne payais pas mon terme... Eh bien ! je viens de l'envoyer payer, mon terme, tel que tu me vois.

VALPIERRE *se levant.*

Parce que tu as emprunté de l'argent et probablement à Monsieur Vernot lui-même. Par exemple, cela m'étonne, j'avoue que cela m'étonne beaucoup ! mais tout est invraisemblable avec toi.

BRIGNOL.

Et quand même ? D'abord, ce n'est pas un emprunt que j'ai contracté vis-à-vis de Vernot, qui est un charmant garçon, entre parenthèses. Et puis, si Vernot n'avait pas été là, j'avais d'autres ressources.

VALPIERRE.

Alors, tu t'imagines bonnement, que ce Monsieur, que tu ne connaissais pas il y a deux semaines, te prête de l'argent pour le plaisir de te rendre service, et que c'est pour avoir l'avantage de causer avec toi qu'il vient ici tous les jours et qu'il te donne des

places de théâtre ?

BRIGNOL.

Permetts, je connaissais Vernot depuis longtemps.

VALPIERRE.

Ah !

BRIGNOL.

Je le connais par son oncle.

VALPIERRE.

Son oncle ?

Venant tout près de lui.

Regarde-moi donc ! J'ai causé cinq minutes avec le Commandant, ici même... Mais je préfère ne pas insister là-dessus.

BRIGNOL.

Tu le peux, et ça ne me gêne pas du tout que tu sois au courant. Il n'y avait entre le commandant et moi qu'un de ces malentendus qui sont fréquents dans les affaires. Nous sommes d'accord aujourd'hui.

VALPIERRE, railleur.

J'en suis enchanté, tout va bien. Tu ne peux pas être dans une meilleure position. Seulement, lorsque, d'ici un mois ou plus tôt, ta fille sera compromise d'une façon irrémédiable...

BRIGNOL.

Et comment ? Par qui ?

VALPIERRE.

Mais par Monsieur Vernot. Il me semble que cela suffit.

BRIGNOL.

Ah ça ! où prends-tu qu'une jeune fille soit compromise parce qu'il vient un jeune homme dans la maison ?

VALPIERRE.

Il l'épousera peut-être ?

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL, *lui touchant le bras.*

Mais, mon pauvre ami, tu ne comprends donc rien ? Me prends-tu pour un imbécile ? Est-ce que tu supposes que j'aurais laissé Maurice s'introduire ici si je n'avais pas deviné tout de suite que c'était pour Cécile le mari rêvé, le mari par excellence, le mari qu'il nous faut ?

VALPIERRE.

Tu te moques de moi, n'est-ce pas ?

BRIGNOL.

Je ne trouverai jamais mieux.

VALPIERRE.

Je le crois sans peine... Ah ! ah !

BRIGNOL.

Quoi ?

VALPIERRE.

Ah ! ah ! c'est très drôle !... Ah ! ah !

BRIGNOL.

Ce mariage est tout simplement une idée de génie.

VALPIERRE.

Oui, c'est une combinaison admirable ! Tu vas la terminer d'ici à la fin du mois, j'espère ?... Ah ! ah !

BRIGNOL.

Qu'est-ce qui te fait rire ? Est-ce que Maurice n'est pas un garçon charmant ?

VALPIERRE, *parlant toujours ironiquement.*

Tout à fait.

BRIGNOL.

Penses-tu que j'ai agi à la légère et que je n'ai pas pris de renseignements sur lui avant de lui donner ma fille ?

ALFRED CAPUS

VALPIERRE.

Tu en es incapable... Alors, vraiment, tu as pris des renseignements... Ah ! ah !

BRIGNOL.

Bonne famille, très honorable, cent mille francs de rente ?

VALPIERRE.

Il n'a que cent mille francs de rente ?

BRIGNOL.

Il a peut-être davantage...

VALPIERRE.

Tu es étonnant !

BRIGNOL.

Il aime Cécile, j'en ai la conviction, et, de plus, il m'est très sympathique. Je le traite déjà comme un membre de ma famille.

VALPIERRE.

Ça, c'est vrai.

BRIGNOL.

Cette union ne te semble pas très convenable de toutes les façons ?

VALPIERRE, *redevenant sérieux.*

Tu es sûr de n'être pas fou ? Ma parole d'honneur, il y a des moments où je le crois et quelque chose de pis. Ainsi tu as supposé que Monsieur Vernot, qui a cent mille francs de rente, qui te connaît, qui sait comment tu vis, qui a arrangé, Dieu sait comme, ton affaire avec le commandant Brunet, une affaire de la dernière gravité... Laisse-moi parler...

Brignol gêné, s'éloigne en murmurant.

Je le répète : de la dernière gravité et qui pouvait te conduire devant les tribunaux pour abus de confiance... tais-toi ! pour abus de confiance... J'en ai jugé des centaines comme cela... Tu as

BRIGNOL ET SA FILLE

supposé que ce Monsieur allait épouser ta fille ?

BRIGNOL.

J'en suis sûr. Pourquoi ne l'épouserait-il pas ? Parce qu'elle n'a pas de dot ? En province, en effet, on n'épouse pas les jeunes filles sans dot ; mais, à Paris, cela se voit tous les jours. D'ailleurs, je ne me retire pas des affaires, et la dot de Cécile, je la gagnerai plus tard.

VALPIERRE.

Malheureux ! Il m'est dur de te révéler de pareilles choses, mais, vraiment, il est temps que je t'ouvre les yeux... Si tu savais ce que j'ai entendu dire de toi depuis que je suis ici ?... Ah ! tu as une jolie réputation !

BRIGNOL.

Et qu'as-tu entendu dire de moi ? Je serais curieux de le savoir.

VALPIERRE.

Tu y tiens ?

BRIGNOL.

Va, va, ne te gêne pas.

VALPIERRE.

Pas plus tard qu'hier, malheureux, dans une société de gens qui te connaissent, une société de gens d'affaires sérieux où j'ai des relations, quelqu'un a dit que tu étais... il ne savait pas que j'étais ton parent, j'en ai rougi tout de même...

BRIGNOL, *indifféremment*.

Que j'étais ?...

VALPIERRE.

Que tu étais un escroc, puisque tu veux le savoir, que tu ne vivais que d'expédients et d'indélicatesses, et il citait des faits.

BRIGNOL.

Ce sont là des paroles en l'air, auxquelles on n'attache pas

ALFRED CAPUS

d'importance. Le mot escroc n'a pas ici la même signification qu'en province. À Paris, on dit de quelqu'un qu'il est un escroc, et cela ne prouve rien. C'est un mot courant. Je ne connais personne de qui on ne l'ait pas dit.

VALPIERRE, *se retournant vers lui.*

De moi !

BRIGNOL.

Parce que tu habites Poitiers.

VALPIERRE.

Résumons-nous. Je pars demain et c'est la dernière conversation que nous aurons à ce sujet. Je t'ai prévenu et je te préviens encore : Monsieur Vernot n'épousera pas ta fille, mais, en revanche, il...

BRIGNOL, *se levant.*

Valpierre, je n'aime pas ce genre de plaisanterie !

VALPIERRE.

Quant à Cécile, j'espère encore qu'elle saura se conduire.

BRIGNOL, *digne.*

J'en suis convaincu. Elle tient de sa mère.

VALPIERRE.

Adieu.

BRIGNOL.

J'irai te dire bonjour à ton hôtel avant le départ.

VALPIERRE.

Comme il te plaira.

Il se dirige du côté de la porte.

Scène VII

VALPIERRE, BRIGNOL, MADAME BRIGNOL,
CÉCILE, *puis, à la fin*, CARRIARD

CÉCILE.

Mon oncle, vous n'allez pas partir si tôt : restez encore huit jours, vous me l'avez promis.

VALPIERRE, *froidement*.

Je regrette... Impossible !

BRIGNOL.

Il ne veut pas. J'ai insisté.

CÉCILE, *se rapprochant*.

Et si j'insiste, moi ?

VALPIERRE.

Inutile, ma chère petite, demain soir je serai parti.

Il sort au fond.

MADAME BRIGNOL.

Il est fâché, j'en suis sûre. Vous vous êtes encore disputés ?

BRIGNOL.

Non, mais il n'y a pas moyen de causer raisonnablement avec lui. En outre, cette manie de faire de la morale à propos de tout est insupportable.

ALFRED CAPUS

Il va à Cécile et l'embrasse.

Va, laissons-le dire : nous serons riches un jour.

MADAME BRIGNOL.

Dans cette circonstance, mon ami, je t'assure qu'il n'a pas tout à fait tort.

CÉCILE.

Et quelle est cette circonstance ?

BRIGNOL.

Ce n'est rien.

MADAME BRIGNOL, *s'avançant vers lui.*

Pardon ! Cécile est assez intelligente et assez avisée pour qu'on puisse parler devant elle de certaines choses délicates.

CÉCILE, *allant à son père.*

Qu'y a-t-il donc ?

BRIGNOL.

Des puérilités. Cécile, mon enfant, je ne saurais trop te recommander de ne pas te laisser influencer par ton oncle. Sans être mauvaise, notre situation est cependant embrouillée, et s'il se présentait une occasion d'en sortir brillamment, il serait stupide de la négliger.

MADAME BRIGNOL, *s'avançant.*

Des illusions ! Tu t'es toujours fait des illusions. Je ne voudrais pas que Cécile se préparât des déboires, elle n'a déjà que trop de dispositions à l'insouciance.

BRIGNOL.

Elle a raison. C'est la meilleure défense contre la mauvaise fortune, et je ferais de la belle besogne si nous étions à nous lamenter tous les trois.

CÉCILE.

Mais, à propos de quoi ?

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL.

Il n'y a encore rien de décidé, nous en causerons un de ces jours.

MADAME BRIGNOL, *allant à lui.*

C'est aujourd'hui qu'il faut parler de tout cela. Je ne veux pas que Cécile se trouve engagée demain dans une situation au moins équivoque.

CÉCILE.

Moi, dans une situation équivoque ! Quelle est cette énigme, père, je t'en prie ?

MADAME BRIGNOL, *à son mari, lentement.*

As-tu d'autres motifs que des présomptions et que ta confiance naturelle ? As-tu de vraies raisons pour croire que Monsieur Vernot est prêt à te demander la main de notre fille ? Il vient ici tous les jours, on l'invite à dîner, nous allons au spectacle ensemble ; c'est un garçon de trente ans, ta fille en a vingt, et je trouve que les observations que t'a faites Valpierre à ce sujet, méritent que tu l'y arrêtes.

BRIGNOL.

Entre gens qui comprennent l'existence, il y a des choses qui sont convenues sans qu'il soit nécessaire de faire des phrases.

MADAME BRIGNOL.

Un mariage n'est pas une question de sous-entendus, et l'on n'a jamais demandé la main d'une jeune fille autrement qu'avec des mots.

BRIGNOL.

Je réponds de Maurice.

MADAME BRIGNOL.

Je crains...

CÉCILE, *se levant.*

Voilà une discussion tout à fait inutile ; ce monsieur paraît fort

gentil, mais je t'assure que je ne le considère pas du tout comme un fiancé. S'il demandait ma main, je verrais ce que j'aurais à répondre.

BRIGNOL.

Parfaitement.

Prenant sa femme et sa fille, chacune par une main.

Mes enfants, mes chères enfants, au nom du ciel, ne vous forgez pas des idées noires à propos de rien. Rapportez-vous en à moi. Tout va très bien et notre position s'améliore de jour en jour.

MADAME BRIGNOL.

Tu le l'imagines parce que tu as touché par hasard quelques sous ; ça a toujours été la même chose... Nous vivons depuis dix ans comme si tu attendais un million le lendemain matin.

BRIGNOL.

C'est le seul moyen de le gagner.

MADAME BRIGNOL.

Si je ne m'inquiétais pas de l'avenir plus que toi...

BRIGNOL.

Le jour où l'on s'inquiète de l'avenir, on est perdu. Tu n'obtiendras jamais de moi que je m'inquiète de l'avenir. J'ai des préoccupations plus positives, heureusement. Quant à ce mariage, ma fille, j'en réponds, et tu peux y compter !

CÉCILE.

Comment ! y compter ?

BRIGNOL.

C'est une manière de parler : je veux dire qu'il se fera.

CÉCILE.

Qu'il se fasse ou non, je m'en moque absolument, sois-en bien convaincu... Certes ! Monsieur Vernot est aimable, il est très riche, et moi, je n'ai pas de dot ; mais j'aimerais mieux rester fille

BRIGNOL ET SA FILLE

et vivre dans la misère que de gagner mon mari comme un gros lot à une loterie, tu sais !

BRIGNOL, *s'asseyant.*

Mon Dieu ! voilà les exagérations que je craignais.

CÉCILE.

Mais j'aimerais mieux être actrice ! Si ce Monsieur est si difficile, qu'il s'en aille.

BRIGNOL.

Mais il n'est pas difficile, il est très gentil. Il n'est pas question de tout cela, et les choses vont aussi bien que possible. Je ne vous demande que de ne pas les gêner par des raisonnements absurdes. Je suis aussi soucieux que toi de ta dignité.

LA BONNE, *annonçant.*

Monsieur Carriard...

BRIGNOL.

Maintenant, mes enfants, laissez-moi à mes affaires.

À la bonne.

Qu'il entre.

Elles sortent à gauche. Entre Carriard.

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène VIII

CARRIARD, BRIGNOL, puis MAURICE

Dites donc, je viens de signer...

Ah !

J'ai l'usine.

Bon.

CARRIARD, *lui frappant sur l'épaule.*

Et pour vous : quatre mille francs et le logement. Le travail consiste en des tournées d'inspection qui ne vous coûteront pas très grand mal.

D'inspection ? dans la Nièvre ?

Il suffit que vous soyez levé à neuf heures du matin.

Je me suis levé à sept heures toute ma vie. J'ai horreur de la paresse. Mais, ce que je me demande, c'est si, à mon âge, il est

BRIGNOL ET SA FILLE

raisonnable de commencer une nouvelle carrière. Le hasard ne m'a jamais poussé du côté de l'industrie, et je l'ai souvent regretté. Ma foi, oui, je crois que l'industrie est à renouveler de fond en comble.

CARRIARD.

Il n'est pas question de renouveler l'industrie pour le moment ; il s'agit d'aller vous installer là-bas le plus tôt possible. J'ai besoin de quelqu'un de sûr.

BRIGNOL.

Qu'appellez-vous le plus tôt possible ?

CARRIARD.

Mais, une huitaine tout au plus.

BRIGNOL.

Partir dans huit jours ! Abandonner mes affaires ? Réfléchissez, Carriard...

CARRIARD.

Ah ça ! Brignol, refuseriez-vous une pareille aubaine ? La vie assurée, un travail facile !...

BRIGNOL.

Voilà justement, mon ami, ce que je reproche à la position que vous m'offrez. Elle constitue un travail facile, trop facile, si vous voulez mon avis. Ce qu'il me faut à moi, au contraire, c'est un travail vaste, compliqué, mais rien de précis, rien de fixé à l'avance. Il ne faut pas que je sache ce que j'ai à faire.

CARRIARD.

Parlons sérieusement, n'est-ce-pas, Brignol ? Je ne suppose pas que vous ayez l'intention, sous prétexte que vous mariez votre fille, de rester dans l'oisiveté ?

BRIGNOL.

J'en ai horreur !

CARRIARD.

Et, d'un autre côté, nous sommes trop liés maintenant pour vivre complètement ensemble. Fixons donc la date du mariage dès ce soir. Puis vous partirez avec moi, je vous présenterai au personnel...

BRIGNOL.

Hum ! Dans la Nièvre ?

CARRIARD.

Vous hésitez ? Dites donc, Brignol, vous n'admettez pas un seul instant, j'aime à croire, que votre fille puisse me refuser ?

BRIGNOL.

Mais je ne vois pas, je ne pense pas...

CARRIARD.

J'ai la certitude absolue qu'elle n'éprouve pas de répugnance à mon égard.

BRIGNOL.

Elle n'a que vingt ans.

CARRIARD.

Je vous préviens que je considère ce mariage comme fait. J'ai votre parole, je n'admets pas que vous la retiriez.

BRIGNOL.

Il reste pourtant à consulter Cécile ; cela la regarde uniquement.

CARRIARD.

Cela vous regarde aussi.

BRIGNOL.

Je vous ai déjà dit que je ne me résoudrai jamais à employer mon autorité...

CARRIARD.

Je n'y tiens pas non plus, et j'espère qu'il n'en sera pas besoin.

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL, *un silence.*

Êtes-vous vraiment certain de plaire à ma fille, Carriard ?

CARRIARD.

Brignol, hé ! assez de plaisanterie ! Vous me feriez croire que vous ne vous rendez pas un compte exact de votre situation. Vous comprenez ce que je veux dire, hein ? Et il n'y a que moi qui puisse vous tirer de là... Parlez donc à votre fille... Je reviens dans une heure chercher la réponse...

Entre Maurice.

MAURICE.

Mon cher Monsieur Brignol, je sors de...

Apercevant Carriard.

Ah ! pardon... Monsieur.

CARRIARD.

Monsieur...

À part.

Le neveu du Commandant... Ah ! ça, est-ce que... ? À tout à l'heure, Brignol !

BRIGNOL.

À tout à l'heure.

CARRIARD, *sortant, à part.*

Oh ! Oh ! ça serait un peu fort, et il me le paierait !

Scène IX

BRIGNOL, MAURICE



BRIGNOL.

Vous avez vu votre oncle, cher ami ?

MAURICE.

Oui, je sors de chez lui. Il ne veut rien admettre ; mais j'ai trouvé une combinaison.

BRIGNOL.

Tant mieux, ma foi ! Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point je souhaiterais que ce différend fût terminé.

MAURICE.

Voilà. Je suis allé retirer trente mille francs et je vous les apporte. Vous les donnerez à mon oncle et nous n'en parlerons plus. C'est ce qu'il y a de plus simple... Quant au commandant, il ne se doutera de rien.

BRIGNOL.

Je crois, mon cher ami, que vous avez trouvé la véritable solution.

MAURICE.

Voici l'argent... mon oncle me suit.

BRIGNOL.

Il va arriver ici, furieux, et...

BRIGNOL ET SA FILLE

Riant.

C'est fort drôle !

MAURICE.

Je reste chez vous pour savoir les nouvelles.

Il sort par la gauche.

BRIGNOL.

On sonne. C'est lui... À tout à l'heure.

Il met les billets dans le coffre-fort.



Scène X

BRIGNOL, LA BONNE, LE COMMANDANT



LA BONNE.

Monsieur le commandant Brunet.

BRIGNOL, *d'un ton d'homme d'affaires très sérieux.*

Faites entrer !... Commandant, je vous attendais...

Montrant une chaise.

Donnez-vous la peine devons asseoir.

LE COMMANDANT.

Je pense, Monsieur, que vous êtes en mesure. Je ne vous accorderai pas une minute de plus.

BRIGNOL, *il se met à son bureau,*

le commandant étant de l'autre côté, il classe des papiers et murmure.

Euh ! euh ! euh !... Commandant Brunet, bon.

Négligemment.

Vous allez toujours au cercle ?

LE COMMANDANT.

Oui, Monsieur.

BRIGNOL, *tout en écrivant.*

Et comment vous traite le jeu ?

BRIGNOL ET SA FILLE

LE COMMANDANT.

Très mal. Monsieur. J'attends.

BRIGNOL.

Je suis à vous... Très mal ? Cela ne me surprend pas, si vous employez votre système.

LE COMMANDANT, *très sec.*

C'est le meilleur système, Monsieur.

Se levant.

Mais il n'est pas question de cela.

BRIGNOL, *lui tendant un papier.*

Veillez signer. Vous allez toucher votre argent.

LE COMMANDANT.

Tout de suite ?

BRIGNOL.

Tout de suite...

Avec bonhomie.

Et si je vous parle du système de d'Alembert, mon cher commandant, croyez bien que ce n'est pas par vaine curiosité. Je m'intéresse beaucoup à vous... Oui, vous m'inspirez une réelle sympathie.

Pendant cette tirade, il va au coffre-fort, en tire les billets et les manie.

Si vous m'aviez laissé faire, je vous aurais peu à peu constitué une petite rente que vous auriez été bien aise de retrouver dans quelques années, lorsque vous seriez devenu vieux. Vous préférez risquer vos dernières ressources dans le hasard d'une combinaison absurde, cela vous regarde. J'ai fait mon devoir d'ami, qui était de retarder ce malheur le plus possible. Vous avez exigé votre argent, assez impérieusement du reste : le voici. J'espère que vous ne vous repentirez pas un jour de l'avoir retiré de mes mains.

ALFRED CAPUS

LE COMMANDANT, *étonné.*

Brignol, je...

BRIGNOL.

Mon expérience des affaires, mon cher commandant, et l'estime que je vous porte, m'autorisaient à vous dire cela ; mais c'est fini et je n'y reviendrai plus.

LE COMMANDANT.

Au fond, Brignol, je sens que vous avez raison. Mais...

BRIGNOL.

Sept... huit... quatorze, quinze...

Il répète quinze.

Mais, pourquoi risquer tout votre petit avoir ; cela me paraît imprudent... N'aventurez que la moitié, quinze mille. Eh ! eh ! Commandant, voilà une idée. Vous avez largement assez de quinze mille francs pour commencer et il vous en restera toujours quinze mille comme ressource suprême, hein ?

LE COMMANDANT, *baissant la tête.*

Non, je suis décidé ! Voyez-vous, avec quinze mille francs, on ne peut rien faire...

BRIGNOL.

Comme il vous plaira. Voici les trente mille.

LE COMMANDANT, *serrant les billets.*

Brignol, je vais recommencer à jouer ce soir. J'ai une confiance énorme.

BRIGNOL.

Bonne chance !

LE COMMANDANT.

Merci, Brignol.

Il fait quelques pas et se retourne.

Et puis, quand je n'aurai plus le sou, j'irai vivre chez mon neveu,

BRIGNOL ET SA FILLE

à la campagne. Il est riche, lui... Mais, au fait, vous le connaissez, mon neveu, maintenant. On m'a dit qu'on vous avait vu au théâtre avec lui ?

BRIGNOL.

Un charmant garçon.

LE COMMANDANT.

Il ne m'en a pas parlé.

BRIGNOL, *avec importance.*

J'avais beaucoup connu son père.

LE COMMANDANT.

Où donc ?

BRIGNOL.

À Poitiers.

LE COMMANDANT, *intrigué.*

Mais, pardon... il me semble que le jour où je suis venu chez vous avec lui, vous ne vous étiez jamais vus ?

BRIGNOL.

J'avais eu de si bonnes relations avec Monsieur Vernot le père, que...

LE COMMANDANT.

Oui, oui.

BRIGNOL.

Depuis, j'avais rencontré votre neveu çà et là, dernièrement, le hasard nous a placés au spectacle à côté l'un de l'autre.

LE COMMANDANT, *méfiant.*

Je comprends, je comprends. Vous l'avez vu aujourd'hui.

BRIGNOL.

Votre neveu ?

LE COMMANDANT.

Allons ! Brignol... je ne suis pas un enfant !... Vous avez vu mon

neveu aujourd'hui... Je parie même qu'il est encore ici... Parbleu ! il est ici !... Brignol, voulez-vous être assez aimable pour lui dire que j'ai besoin de lui parler immédiatement ?

BRIGNOL, *à part.*

Au fait, quel mal y a-t-il ?

Haut.

Je crois, en effet, qu'il cause avec ces dames... Je vais vous le chercher, mon cher commandant.

Il sort.



Scène XI

LE COMMANDANT *seul, puis* MAURICE,
puis BRIGNOL

LE COMMANDANT.

Parbleu ! j'en suis sûr... C'est évident... Ça crève les yeux.

Entre Maurice.

MAURICE, *riant.*

Eh bien ! mon oncle ?...

LE COMMANDANT, *après un silence.*

C'est toi qui lui as prêté de l'argent, naturellement ?

MAURICE.

Mais non.

LE COMMANDANT.

Écoute-moi : je ne suis pas aussi naïf que tu crois. En voyant que Brignol venait de m'escroquer trente mille francs...

MAURICE.

Oh !

LE COMMANDANT.

Le mot est de toi... En voyant, dis-je, que Brignol venait de m'escroquer trente mille francs, j'ai eu l'idée de prendre des renseignements sur lui, – j'aurais même dû les prendre avant ; –

ils sont déplorables, et jamais Brignol n'aurait trouvé cette somme, si tu ne la lui avais pas avancée, avoue-le moi.

MAURICE.

Et quand cela serait ? Puisque c'est pour vous, elle ne sort pas de la famille.

LE COMMANDANT.

Alors ?...

MAURICE.

Oui, mais n'ayez pas de scrupule, mon oncle. Je me suis arrangé avec Brignol, qui finira par me la rendre.

LE COMMANDANT.

Tu es devenu amoureux de la fille de cet animal, c'est évident. Quelle bêtise !... Elle est très jolie, sa fille, d'ailleurs.

MAURICE.

Oui.

LE COMMANDANT.

Mais, diable ! as-tu réfléchi seulement à la manière dont cela pouvait tourner ?... Brignol est Brignol, mon ami. Déplorable histoire ! Il est bien clair que tu ne peux pas songer à épouser la fille de Brignol.

MAURICE, *hésitant.*

Il n'est pas question...

LE COMMANDANT.

D'un autre côté, la famille Brignol n'est pas aussi déconsidérée que Brignol lui-même. Il y a Valpierre, un magistrat très honorable. J'aime à croire, Maurice, que tu ne songes pas à séduire une jeune fille qui... Une jeune fille est toujours une jeune fille... Fichtre, ça serait une chose très grave.

MAURICE.

Je suis convaincu, d'ailleurs, qu'elle ne se laisserait pas séduire si

BRIGNOL ET SA FILLE

aisément.

LE COMMANDANT.

Mais enfin, du moment que tu n'as pas l'intention de l'épouser...

MAURICE, *vaguement*.

Je ne crois pas... Non, je ne crois pas que j'aie l'intention de l'épouser...

LE COMMANDANT.

Alors, tu as l'intention de la séduire ?... Oh !

MAURICE.

Moi ? Pas du tout... Je ne vous ai pas dit ça.

LE COMMANDANT.

Et qu'est-ce que tu as donc l'intention de faire ?

MAURICE.

Je ne sais pas.

LE COMMANDANT.

Mais il n'y a pas de milieu ! Tu sais bien, que diable ! si tu veux la séduire ou si tu veux l'épouser ?

MAURICE.

Pas du tout. Je sais que je l'aime, ça j'en suis sûr.

LE COMMANDANT.

C'est fantastique ?... Voyons, Maurice, tu n'as pas raison de faire des mystères avec moi. Je comprends tout, moi. Tu me dirais : « Mon oncle, j'aime la fille de Brignol assez pour en faire ma femme : j'en serai quitte pour tenir le père à distance » ; ma foi, je te répondrais : « Fais ce que tu veux. » Tu me dirais aussi : « J'enlève demain cette petite fille », je te blâmerais, mais je l'admettrais encore à la rigueur. Ce ne serait pas la première fois qu'on enlèverait une jeune fille. Mais ce que je trouve bouffon, c'est de ne pas savoir laquelle de ces deux choses tu veux faire.

ALFRED CAPUS

MAURICE.

Je ne peux pas vous répondre autrement. Je ne le sais pas.

LE COMMANDANT.

Et, dans ces conditions-là, tu continues à la voir tous les jours.

MAURICE.

J'attends qu'il me vienne une idée.

LE COMMANDANT.

Quelle irrésolution ! Quand je pense que je suis comme ça aussi !

MAURICE.

Donnez-moi un conseil, mon oncle ?

LE COMMANDANT.

Tu me demandes un conseil, à moi ?

D'un air découragé.

Comment, malheureux, tu sais que je n'ai jamais fait que des bêtises, que j'ai gâché ma carrière, que j'ai gaspillé ma fortune au jeu, que je me suis toujours conduit de la façon la plus stupide, et tu viens me demander un conseil, dans une circonstance de cette gravité ! Tu n'es pas raisonnable.

MAURICE.

Dans ce cas, il ne me reste qu'à continuer. Nous allons, ce soir, au spectacle ensemble. Nous accompagnez-vous ?

LE COMMANDANT.

Jamais. Je ne tiens pas du tout à fréquenter Brignol. Ce n'est pas parce qu'il ta emprunté de l'argent pour me le rendre que je considère qu'il s'est bien comporté à mon égard : j'aurais pu te l'emprunter aussi bien, moi.

Entre Brignol.

BRIGNOL.

Nous faites-vous l'amitié de rester avec nous, mon cher commandant ?

BRIGNOL ET SA FILLE

LE COMMANDANT, *sèchement.*

Je vous remercie... C'est tout à fait impossible.

BRIGNOL.

Ce sera pour une autre fois, j'espère.

LE COMMANDANT.

Viens-tu, Maurice ?

MAURICE.

Je vous suis...

À Brignol.

À ce soir.

BRIGNOL.

À ce soir, mon cher ami... Au revoir, commandant.



Scène XII

BRIGNOL *seul*, puis CÉCILE

BRIGNOL, *se frottant les mains*.

Allons ! allons ! Tout cela va admirablement... il ne reste plus qu'à arranger l'affaire de Carriard et lui faire comprendre... Au fond, c'est un bon garçon.

Entre Cécile.

CÉCILE.

Maman demande si nous allons ce soir à l'Opéra-Comique, oui ou non ?

BRIGNOL.

Si nous allons à l'Opéra-Comique !... Mais je crois bien que nous y allons... Va t'habiller, ma chérie... et pendant que nous sommes seuls ensemble un instant, laisse-moi bien te recommander une chose. Ne vois pas la vie en noir, ne perds pas ta bonne humeur. Nous sommes à la veille d'événements très importants, et je connais une petite fille qui sera demain la plus heureuse des femmes.

CÉCILE.

Oh ! oh !

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL.

La plus heureuse des femmes, je le répète. Il n'y a plus qu'un obstacle qui puisse s'opposer à ton mariage... ta volonté.

CÉCILE.

Ce ne sera pas un obstacle insurmontable.

BRIGNOL.

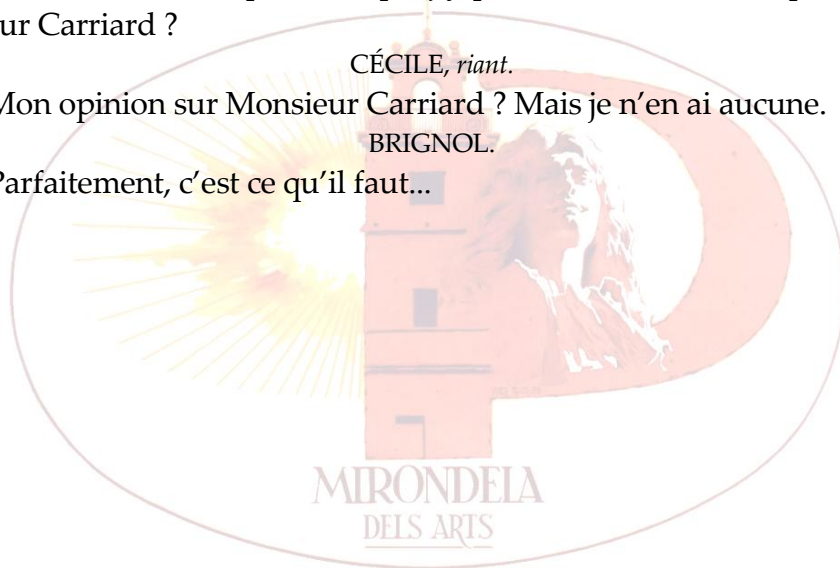
Tu aimes Maurice ! J'en suis sûr... Ma chérie, je suis bien heureux... Au fait, pendant que j'y pense. Quelle est ton opinion sur Carriard ?

CÉCILE, *riant.*

Mon opinion sur Monsieur Carriard ? Mais je n'en ai aucune.

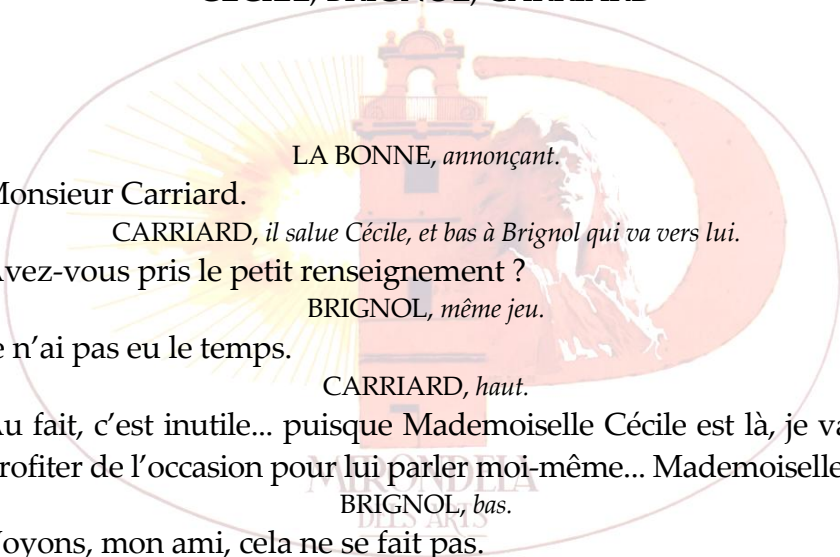
BRIGNOL.

Parfaitement, c'est ce qu'il faut...



Scène XIII

CÉCILE, BRIGNOL, CARRIARD



LA BONNE, *annonçant.*

Monsieur Carriard.

CARRIARD, *il salue Cécile, et bas à Brignol qui va vers lui.*

Avez-vous pris le petit renseignement ?

BRIGNOL, *même jeu.*

Je n'ai pas eu le temps.

CARRIARD, *haut.*

Au fait, c'est inutile... puisque Mademoiselle Cécile est là, je vais profiter de l'occasion pour lui parler moi-même... Mademoiselle...

BRIGNOL, *bas.*

Voyons, mon ami, cela ne se fait pas.

Haut.

Cécile, je t'en prie, laisse-moi avec Carriard ; j'ai deux mots à lui dire.

CARRIARD, *s'avançant vers Cécile qui fait mine de se retirer.*

Il s'agit d'une chose à la fois très importante et très simple. Cinq minutes suffiront... J'ai eu l'honneur, Mademoiselle, de demander votre main à mon ami Brignol. Personnellement, ma démarche lui agréée et il m'a promis d'être mon interprète auprès de vous.

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL, *à demi-voix.*

Tout cela est d'une incorrection...

CARRIARD, *sans l'écouter.*

Mon seul mérite, Mademoiselle Cécile, est d'être l'ami de votre père, dont cette union est un des désirs les plus chers.

BRIGNOL.

Je vous ai toujours dit, Carriard, que ma fille serait libre.

CARRIARD, *toujours à Cécile.*

Nous avons caressé ce projet depuis longtemps, et nous en causons encore tout à l'heure.

CÉCILE, *regardant son père et à Carriard.*

Monsieur...

BRIGNOL.

L'embarras de cette enfant est fort naturel, mon cher ami ; il vaudrait mieux...

CARRIARD.

Je ne suis pas assez sot pour réclamer de mademoiselle Cécile une réponse immédiate. Je voulais seulement lui dire devant vous, mon cher ami, que vous approuvez ce mariage de toutes vos forces.

BRIGNOL.

Certainement, mon cher ami, certainement...

CARRIARD.

J'espère que vous ne verrez aucun inconvénient à lui répéter.

À Cécile.

Parlez, mon cher ami.

Bas, et d'un ton rude.

Il s'agit de s'entendre ; vous moquez-vous de moi, oui ou non.

BRIGNOL, *lui serrant la main.*

Mon cher ami, vous connaissez mes sentiments à votre égard. Il

ALFRED CAPUS

me reste à consulter ma femme.

CARRIARD.

Je vous prie, mon cher ami, de le faire dans le plus bref délai...

À Cécile.

J'ai le plus profond respect et beaucoup d'attachement pour Madame Brignol, mais je me permets, Mademoiselle, d'insister sur ce point, que j'ai le consentement formel de monsieur votre père.

BRIGNOL, *passant près de sa fille, et bas.*

Dis n'importe quoi... quelque chose de vague, pour qu'il nous laisse tranquilles... Nous arrangerons cela.

CÉCILE.

Monsieur, je ne voudrais pas qu'il y eût le moindre malentendu entre nous. Je suis très flattée de votre démarche...

BRIGNOL.

Bien.

CÉCILE.

Mais je suis incapable d'hypocrisie...

BRIGNOL.

Parfaitement.

CÉCILE.

Et je crois que ce mariage ne sera jamais possible.

BRIGNOL.

Hé !

CARRIARD, *regardant Brignol et menaçant.*

Ah ! ah !

BRIGNOL.

Ma fille veut dire, mon cher ami, que peut-être... actuellement, étant données les circonstances... mais bientôt, j'espère...

CÉCILE.

Pardon ! Je répète à Monsieur Carriard que je suis très touchée

BRIGNOL ET SA FILLE

de la démarche qu'il a bien voulu faire, mais je ne songe pas à me marier.

CARRIARD.

C'est un refus définitif ?

BRIGNOL.

Pas du tout, cher ami.

CARRIARD.

Je m'adresse à Mademoiselle.

CÉCILE.

Définitif, soit, Monsieur. Je ne vous en suis pas moins reconnaissante...

CARRIARD, à *Brignol*.

Dites donc, vous m'avez joué là une comédie !...

BRIGNOL, même jeu.

Est-ce ma faute ?

CARRIARD.

Allons donc, vous êtes un farceur !

BRIGNOL.

Carriard, mon ami, vous vous oubliez.

CÉCILE.

Pardon, Monsieur, je ne puis pas admettre que vous parliez devant moi sur ce ton et je me retire.

CARRIARD.

Je vous assure, Mademoiselle, que vous avez tout intérêt à m'écouter...

À *Brignol*.

Mon cher, vous n'êtes pas malin et je m'attendais à ce tour-là. Le jeune Vernot serait un gendre bien supérieur à moi, je n'en disconviens pas, et j'approuve les efforts que vous avez faits pour l'attirer chez vous. Seulement, et c'est sur ce point, Mademoiselle,

que j'attire votre attention, il faut que vous soyez fou pour croire que Monsieur Vernot va épouser la fille d'un homme qui a commis vis-à-vis de son oncle une véritable...

BRIGNOL.

Qu'est-ce que c'est que ces paroles-là ?

CARRIARD.

Le commandant a raconté l'histoire partout. Il va vous traîner devant les tribunaux.

BRIGNOL.

Mes occupations ne me permettent pas d'écouter plus longtemps de pareilles sottises... Cependant, je veux bien vous apprendre, si cela peut vous être agréable, que je ne dois plus rien au commandant.

CARRIARD.

Ce n'est pas vrai.

BRIGNOL.

Ce n'est pas vrai ? Je vous trouve superbe !... Voici son reçu.

CARRIARD.

Ah ! ah ! Eh bien ! puisque vous trouvez de l'argent si facilement, vous allez me rendre les sommes que vous me devez, ou nous rirons bien. Vernot vous a prêté de quoi rembourser le commandant, il vous prêtera aussi bien de quoi me rembourser, moi... Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer.

Il sort.

Scène XIV

BRIGNOL, CÉCILE



BRIGNOL.

Voilà un homme sur le compte duquel je me suis absolument trompé !

CÉCILE.

Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans ce qu'il a dit ? Tu peux bien m'avouer la vérité, voyons. Je ne suis plus une enfant... Est-il exact que Monsieur Vernot nous ait rendu service ?

BRIGNOL.

Là n'est pas la question. Ce que j'admire, c'est la façon inouïe dont on peut arriver à interpréter les choses. Un témoin aurait assisté à la scène de tout à l'heure, qu'il m'aurait pris pour un vulgaire filou, ma parole d'honneur ! Enfin ! on est exposé à bien d'autres ennuis dans les affaires !...

Tirant sa montre.

Maintenant va t'habiller, ma chérie. Tu n'oublies pas que nous allons au théâtre... Ma foi ! j'ai besoin de cette petite distraction.

CÉCILE.

Comment ! au théâtre... Tu ne supposes pas que je vais aller au

théâtre avec ce Monsieur ?...

BRIGNOL.

Quel Monsieur ? Maurice ?... J'espère, Cécile, que tu ne te laisses pas influencer par les sottises de ce... Je te jure que si j'ai pu être léger en diverses circonstances, jamais je n'ai commis un acte véritablement malhonnête !

CÉCILE.

Oh ! père... est-ce que j'en doute ? Et puis cela ne me regarderait pas. Mais il vaut mieux qu'on ne me voie plus avec Monsieur Vernot, je t'assure que cela vaut mieux...

BRIGNOL.

Mais pourquoi, pourquoi ?

CÉCILE.

Pourquoi ? Parce que je ne veux pas qu'il me prenne pour une petite fille très maligne et même pis !

BRIGNOL.

Allons donc !

CÉCILE, à elle-même.

Est-ce que j'ai réfléchi seulement qu'il était riche ? Ai-je fait le plus petit calcul ? Et lui, devait être convaincu que j'étais au courant de tout !... Qu'est-ce qu'il a pensé de moi ? Et alors, il ne s'est pas gêné !... C'est charmant !...

BRIGNOL.

Il ne s'est pas gêné avec toi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

CÉCILE.

Ça veut dire qu'il y a une heure... il m'a fait une déclaration tout bonnement... Il m'a dit qu'il m'aimait...

BRIGNOL.

Une déclaration !

BRIGNOL ET SA FILLE

CÉCILE.

Là... Tiens ! là ! et jamais il n'a songé une minute à m'épouser... Je le comprends maintenant... jamais, entends-tu ? C'est clair comme le jour !... jamais.

BRIGNOL.

Sais-tu que si c'était vrai, je ne le souffrirais pas ?...

CÉCILE.

Oh !

BRIGNOL.

Sais-tu qu'il aurait à faire à moi !

CÉCILE.

Ce n'est pas la peine de...

BRIGNOL.

Ah ! c'est que l'argent que je lui dois me serait bien égal !... Ma petite Cécile, ma petite Cécile, ne me fais pas de reproches, je t'en supplie...

CÉCILE.

Est-ce que je t'en voudrai jamais de quoi que ce soit, mon pauvre père ! D'ailleurs, j'ai toujours eu le pressentiment que je resterais vieille fille.

Elle sort.

MIRONDEIA
DELS ARTS
BRIGNOL.

Il me viendra une idée !

ACTE III

Même décor.



Scène première

MADAME BRIGNOL, CÉCILE



MADAME BRIGNOL.

Tu as raconté tout cela à ton père ?

CÉCILE.

Oui... Tu savais, n'est-ce pas, que Monsieur Vernot nous avait prêté de l'argent ?

MADAME BRIGNOL.

Ton père ne me l'avait pas dit positivement... il ne me dit pas grand'chose, mais je m'en doutais.

CÉCILE.

Quand je pense que ce jeune homme a pu se figurer...

MADAME BRIGNOL.

Il ne faut pas non plus t'exagérer cette vilaine histoire, mon enfant. Dans une situation aussi incertaine, aussi fragile que la nôtre, on est exposé à toute heure à de véritables catastrophes. Je considère comme un miracle qu'il ne s'en soit pas produit depuis vingt ans que cela dure.

CÉCILE.

Enfin !...

ALFRED CAPUS

MADAME BRIGNOL, *un temps.*

Tu ne l'aimes pas, au moins ?

CÉCILE.

Là, n'est pas la question.

MADAME BRIGNOL.

Ma pauvre petite !...

CÉCILE.

Ah ! je t'assure que je ne me résigne pas à cette... humiliation sans difficulté.

MADAME BRIGNOL, *un temps.*

Veux-tu que je demande à ta tante de t'emmener avec elle à la campagne, pendant trois ou quatre mois, jusqu'à l'automne ?

CÉCILE.

Oui... oh ! oui, certes ! Voilà une bonne idée.

MADAME BRIGNOL.

Je l'attends justement tout à l'heure.

CÉCILE.

Ah ! l'excellente idée ! D'ici là...

MADAME BRIGNOL.

D'ici là, il faudra bien que ton père trouve une... combinaison, comme il dit ; et s'il ne la trouve pas, moi, je m'en charge.

CÉCILE.

Pourvu qu'il consente...

MADAME BRIGNOL.

Ton père ? Il consentira, n'aie donc pas d'inquiétude de ce côté-là.

CÉCILE, *souriant.*

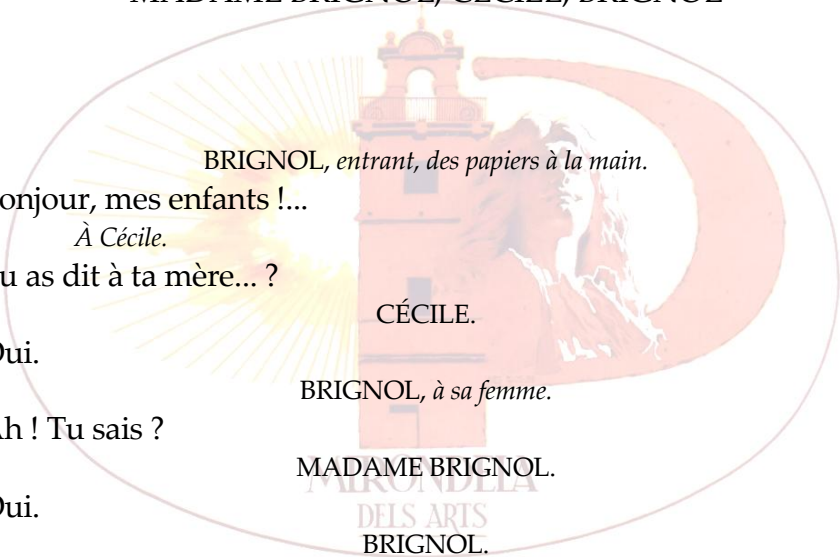
Trois mois sans voir de papier timbré ! Je reviendrai pleine de force pour combattre nos créanciers de l'hiver prochain.

MADAME BRIGNOL.

J'en aurais bon besoin aussi.

Scène II

MADAME BRIGNOL, CÉCILE, BRIGNOL



BRIGNOL, *entrant, des papiers à la main.*

Bonjour, mes enfants !...

À Cécile.

Tu as dit à ta mère... ?

CÉCILE.

Oui.

BRIGNOL, *à sa femme.*

Ah ! Tu sais ?

MADAME BRIGNOL.

Oui.

MIRONDELIA
DES ARTS
BRIGNOL.

Parfait, parfait !... Ce Carriard ! un envieux !... Mais, j'ai réfléchi, depuis hier...

CÉCILE.

Moi aussi.

BRIGNOL.

Pas autant que moi. Mon avis est que nous aurions le plus grand tort de tenir compte des insinuations de ce drôle... C'est d'ailleurs une chose inouïe comme on arrive parfois à faire fausse route. Un

exemple. Je me suis amusé, ce matin, à établir le compte de toutes nos dettes. Combien t'imagines-tu que nous devons ?

MADAME BRIGNOL.

Hé !

BRIGNOL.

Dis un chiffre...

MADAME BRIGNOL.

Puisque...

BRIGNOL, *additionnant sur un calepin qu'il sort de sa poche.*

Soixante-huit mille trois cent cinquante. J'ai découvert que nous devons à peine soixante-huit mille trois cent cinquante francs. J'ai beau chercher dans ma mémoire, j'ai beau fouiller mes notes, je ne trouve pas un centime de plus.

CÉCILE.

C'est gentil.

BRIGNOL.

Encore, je mentionne là des dettes très anciennes, dont les titulaires ont probablement disparu et que je ne pourrais pas payer, même si je le voulais. Ainsi, avec une somme relativement faible, je désintéresserais l'ensemble de mes créanciers.

MADAME BRIGNOL.

Il ne reste qu'à la gagner.

BRIGNOL.

Je suis très content d'avoir fait ce compte, car je croyais devoir beaucoup plus... Eh ! bien, je pose en principe que, dans ces conditions-là, une situation ne peut manquer de s'arranger d'une manière ou d'une autre.

MADAME BRIGNOL.

Tu crois ?

BRIGNOL ET SA FILLE

BRIGNOL, *à sa femme.*

Ton frère, qui a toujours mené une existence régulière, est convaincu que je suis un homme perdu...

Prenant un papier.

Tiens ! je l'oubliais...

Il inscrit un chiffre.

Laissons-le dire, mes enfants, et prenons patience.

MADAME BRIGNOL.

Veux-tu me faire l'amitié de m'écouter, au lieu de te livrer à des calculs bien inutiles pour l'instant ?

BRIGNOL.

Hé ! qu'y a-t-il donc ?

MADAME BRIGNOL.

Il y a que je vais faire partir Cécile avec son oncle et sa tante, dès demain, à la campagne.

BRIGNOL.

À la campagne ! Pourquoi ?

MADAME BRIGNOL.

Parce qu'il ne faut plus, tu entends ? il ne faut plus que cette enfant se trouve ici avec Monsieur Vernot.

BRIGNOL.

Voyons... Ne précipitons rien... Je ne peux pas croire, non ! je ne croirai jamais que Monsieur Vernot, que Maurice, s'il n'avait pas l'intention de demander ta main, t'ait fait une pareille insulte !... Oh !

CÉCILE.

Ah ! ah !

MADAME BRIGNOL.

Aie donc le courage de t'avouer franchement les choses et de ne pas te forger des illusions, comme toujours. Il ne s'agit pas d'une

ALFRED CAPUS

affaire, entends-tu ? Cette fois-ci, il s'agit de la fille.

CÉCILE, *allant à lui.*

Va, père ! laisse-moi partir tranquillement, et ne causons plus de tout cela.

Souriant.

Tu conviendras que ces discussions sont humiliantes pour moi... Et puis, j'ai le pressentiment que si je me mariais avec lui, maintenant, je ne serais pas heureuse... Oui... c'est une superstition.

BRIGNOL,

faisant des gestes énergiques et, à lui-même, en s'éloignant.

N'importe : je saurai tout à l'heure... et si... nous verrons !

Revenant à Cécile.

Et tu partirais ?

CÉCILE.

Demain.

BRIGNOL.

Demain... nous verrons, nous verrons !



MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène III

MADAME BRIGNOL, CÉCILE, BRIGNOL,
MADAME VALPIERRE

MADAME BRIGNOL, *s'avançant.*

Je vous attendais avec impatience, ma chère amie... C'est une idée qui m'est venue... Pouvez-vous vous charger de Cécile, pendant les vacances ?

MADAME VALPIERRE.

Comment donc ? Mais avec le plus grand plaisir... J'y pensais même ces jours-ci. Nous t'emmenons, ma chérie...

CÉCILE.

Vrai ?

MADAME VALPIERRE.

Et nous retarderons notre départ, s'il le faut.

MADAME BRIGNOL.

C'est inutile ; le plus tôt sera le mieux, au contraire.

BRIGNOL.

Je vous remercie, ma chère amie...

MADAME VALPIERRE.

Nous le faisons dans son intérêt...

ALFRED CAPUS

CÉCILE.

Tu permets, père, que je t'emporte quelques livres ? La bibliothèque de mon oncle doit être trop austère pour moi...

BRIGNOL, à *Madame Valpierre*.

Est-ce que je verrai Valpierre, avant son départ ?

MADAME VALPIERRE.

Si vous voulez.

BRIGNOL.

J'y tiens. Je n'admets pas qu'il subsiste entre nous l'ombre d'un malentendu. Il ne s'en va pas fâché contre moi, j'espère ?

Madame Valpierre ne répond pas.

Il n'y a aucune raison, n'est-ce pas ?

MADAME VALPIERRE.

Mon mari m'a recommandé, en venant ici, d'éviter de causer d'affaires avec vous.

BRIGNOL.

Je serais désolé qu'il s'en allât avec une arrière-pensée...

Madame Valpierre fait le geste de quelqu'un qui ne veut pas engager de conversation.

Je lui donnerai, s'il le faut, des preuves qu'il s'est mépris radicalement sur mes intentions dans plusieurs circonstances...

Même jeu de Madame Valpierre.

Je suis capable de plus d'énergie que vous ne pensez et je suis fermement résolu, d'ailleurs, dès que j'aurai réglé diverses affaires, à ne plus habiter Paris.

Même jeu.

Sachez que si cela était nécessaire, j'irais même à l'étranger pour m'y faire une position. Je ne suis pas embarrassé !

Il se promène sur la scène.

Ma parole d'honneur, on dirait que vous et Valpierre, ne

BRIGNOL ET SA FILLE

cherchez qu'à me décourager.

MADAME VALPIERRE.

Je ne vous dis rien.

BRIGNOL.

Vous ne me quittez, ni l'un ni l'autre, comme on doit quitter ses parents. Valpierre est furieux contre moi pour des enfantillages ; je ne puis pas aller me jeter à ses pieds... Que voulez-vous ? il y a certaines choses dans la vie que je ne me résoudrai jamais à prendre au tragique. C'est un sens qui me manque.

MADAME VALPIERRE.

Je n'ai pas de conseils à vous donner.

BRIGNOL.

J'irai, moi, chez Valpierre, et il faudra que nous nous serrions la main.

La bonne entre et annonce Monsieur Vernot. À sa femme.

Ah ! voici Vernot. Je t'assure que je vais savoir...

Les dames se retirent. Seul.

Décidément, il ne faut compter que sur soi.

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène IV

BRIGNOL, MAURICE,
puis LE COMMANDANT

MAURICE.

Mon cher Monsieur Brignol, je viens vous chercher pour cette place dont je vous ai parlé ces jours-ci. Elle est libre justement et vous conviendrait tout à fait.

BRIGNOL.

Oui, oui...

MAURICE.

Sortons-nous ? Je vais vous présenter tout de suite.

BRIGNOL, *un temps.*

Mon cher ami, je dois vous dire cela à vous qui avez été toujours fort aimable avec moi et qui m'avez obligé à plusieurs reprises...

Geste de Maurice.

Je ne l'ai pas oublié... Eh ! bien, mon ami, je suis sur le point de prendre une détermination des plus énergiques.

MAURICE.

Eh ! que vous est-il arrivé ?

BRIGNOL.

Rien de particulier... Mais, voulez-vous mon opinion ? Je sens

BRIGNOL ET SA FILLE

qu'à Paris je ne me tirerai jamais d'affaire.

MAURICE.

Oh !

BRIGNOL.

J'en causais tout à l'heure avec ma belle-sœur, et je suis à peu près décidé à quitter non seulement Paris, mais la France...

MAURICE.

Ah ! ça...

BRIGNOL.

Il y a à l'étranger bien plus de ressources que chez nous... L'initiative y est plus facile, et j'ai une foule d'idées que je ne peux pas appliquer ici et que j'appliquerai là-bas...

MAURICE.

Là-bas... où ?

BRIGNOL.

Je ne suis pas encore fixé.

MAURICE, *à part.*

Que diable s'est-il passé ?

Haut.

Permettez-moi de vous dire, mon cher Monsieur Brignol, que tout cela me paraît bien précipité.

BRIGNOL.

Toutes les résolutions que j'ai prises dans ma vie, je les ai prises comme ça. Avant de partir, je vous ferai un reçu en règle des sommes que vous m'avez prêtées... Eh ! mon ami, on ne sait ni qui vit ni qui meurt.

MAURICE.

Bah !

BRIGNOL, *regardant Maurice.*

Et, en attendant, afin de n'être pas gêné dans les démarches que

je serai obligé de faire, je vais expédier tout mon monde à la campagne, chez Valpierre.

MAURICE.

À Poitiers ?

BRIGNOL.

À Poitiers, oui...

MAURICE.

Madame Brignol et...

BRIGNOL.

Et ma fille... La campagne leur fera le plus grand bien...

Embarras de Maurice et silence.

Elles vont partir demain.

MAURICE.

Demain !

BRIGNOL.

Matin... avec mon beau-frère... Et vous, mon cher ami, avez-vous des projets pour cet été ?

MAURICE, *machinalement.*

Non... je ne vois pas...

BRIGNOL.

Le commandant est bien portant ?

MAURICE.

Je le suppose... Et la petite migraine qui a empêché Mademoiselle Cécile d'aller au théâtre hier soir est passée, j'espère ?

BRIGNOL.

Absolument, je vous remercie.

La bonne entre et remet à Brignol un papier timbre.

Voyons, « Nous, Perrot, huissier-audiencier, à la requête du sieur Carriard... » Ah ! ah ! C'est de Carriard ! En vingt-quatre heures !

Il n'a pas perdu de temps !...

BRIGNOL ET SA FILLE

Haussant les épaules.

Quel imbécile !

MAURICE.

Monsieur Carriard vous envoie du papier timbré ?

BRIGNOL.

Ça n'a aucune importance.

Maurice met la main à son portefeuille.

Allons donc, mon ami ! Je vous remercie cette fois-ci, mais je n'y consentirai sous aucun prétexte. Il y a des limites à tout, mon ami, à tout... J'arrangerai cela moi-même...

LE COMMANDANT, *entrant.*

Mon cher Brignol !...

BRIGNOL.

Mon cher commandant.

LE COMMANDANT, *à Maurice.*

J'ai besoin de te parler, je viens de chez toi.

MAURICE.

Je suis à vous, mon oncle.

Prenant son chapeau.

Est-ce que je puis présenter mes devoirs à Madame Brignol et à Mademoiselle Cécile ?

BRIGNOL.

Ces dames étaient absentes. Je vais voir si elles sont rentrées...
Allons, c'est fini...

Il sort.

MAURICE, *à part.*

Qu'est-ce qui a pu se passer ?

Scène V

LE COMMANDANT, MAURICE

LE COMMANDANT.

J'ai supposé que tu étais chez Brignol... naturellement.

MAURICE.

Vous avez donc quelque chose de pressé à me raconter ?

LE COMMANDANT.

Oui...

Piteusement.

J'ai envie de m'en aller.

MAURICE.

Où ça ?

LE COMMANDANT.

Loin... très loin.

MAURICE.

Vous avez perdu, cette nuit ?

LE COMMANDANT.

Trois mille francs.

MAURICE.

Fichtre ! Et le système ?

BRIGNOL ET SA FILLE

LE COMMANDANT.

Je n'ai pas joué le système, j'ai joué au hasard. Et j'ai bien vu, mon ami, que dès que je serai autour d'une table de baccara, je jouerai toujours au hasard. Je suis rentré chez moi à cinq heures du matin ; j'ai très mal dormi et j'ai fait les réflexions les plus tristes.

MAURICE.

Alors ?

LE COMMANDANT.

Alors, je n'ai qu'un parti à prendre. Voilà cinq ans que je n'ai pas quitté Paris, et je suis fermement décidé à me retirer pendant toute la saison, dans un coin, au bord de la mer, où je me reposerai et où, surtout, je n'aurai pas occasion de toucher une carte.

MAURICE, *riant*.

Que diriez-vous de Trouville ?

LE COMMANDANT.

Ne te moque pas de moi. Et même, entre nous, si tu étais raisonnable, tu m'accompagnerais. Nous partirions par le train de cinq heures.

MAURICE, *distraitement*.

Vous accompagner...

LE COMMANDANT, *lui frappant sur l'épaule*.

Ton affaire ici n'est pas bonne, mon cher ami... Arrête-toi, tu ne vois pas où tu vas et tu ne peux faire que des sottises.

MAURICE.

Hum !

LE COMMANDANT.

Des sottises, et les plus grandes, Voyons, Maurice, tu sais bien que tu serais fou d'épouser la fille de Brignol, à ton âge et dans de pareilles conditions. Ne sois donc pas naïf comme cela !

D'ailleurs, je ne te cache pas que j'entraverai ce mariage autant qu'il me sera possible, et jusqu'au dernier moment je te répéterai que tu as tort.

MAURICE.

Il s'est passé quelque chose ici, depuis hier, j'en suis certain.

LE COMMANDANT.

Ah ! mon pauvre ami, si tu veux savoir ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas chez Brignol !... J'admets, et je suis le premier à t'en blâmer, que tu te sois conduit très légèrement avec cette jeune fille... Mais enfin, tu as sauvé son père d'une situation horriblement critique, c'est jusqu'à un certain point une excuse et une compensation.

MAURICE.

Elle s'en va.

LE COMMANDANT.

Elle s'en va ?

MAURICE.

Chez son oncle, à la campagne. Et Brignol ne parle que d'aller à l'étranger. Comprenez-vous cela ?

LE COMMANDANT.

Ah ! sapristi ! si j'essaie jamais de comprendre un mot à ce que fait Brignol !... Eh ! bien, puisqu'elle s'en va, va-t-en aussi...

Le poussant vers la porte.

Allons-nous-en ! J'ai un fiacre en bas...

MAURICE.

Pourquoi diable s'en va-t-elle ?

LE COMMANDANT.

Tu ne le trouveras pas, sois tranquille.

MAURICE.

Il faudrait, au moins, que je prévinsse Brignol.

BRIGNOL ET SA FILLE

LE COMMANDANT.

Tu lui écriras de Bretagne, à Brignol !... Tu ne peux donc plus voyager sans sa permission ? C'est inouï.

Il le saisit par le bras.

Allons-nous-en ! Allons-nous-en !

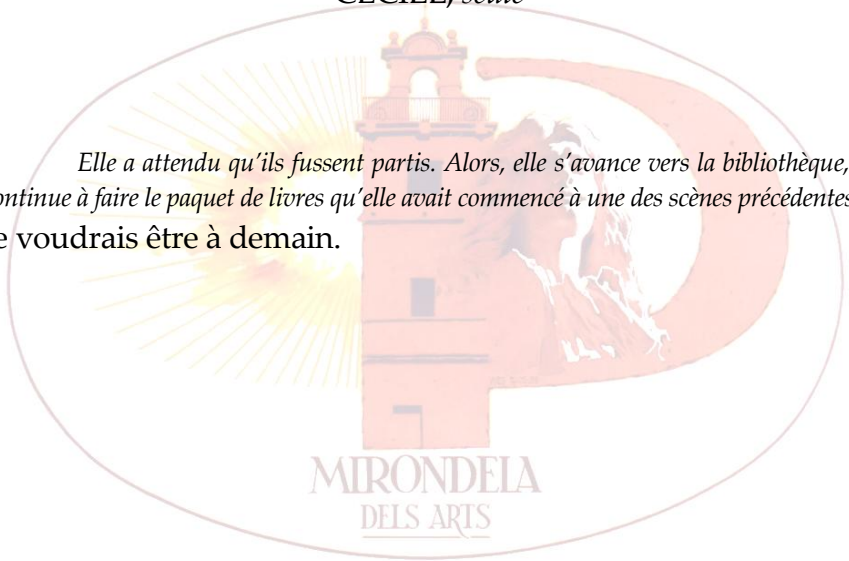
Il l'entraîne et ils sortent tous les deux ; Maurice, en secouant la tête.



Scène VI

CÉCILE, seule

Elle a attendu qu'ils fussent partis. Alors, elle s'avance vers la bibliothèque, et continue à faire le paquet de livres qu'elle avait commencé à une des scènes précédentes.
Je voudrais être à demain.



Scène VII

MAURICE, CÉCILE

MAURICE, *rentre brusquement sans voir Cécile d'abord, et dit :*

Je vais laisser un mot à Brignol, c'est ce qu'il y a de plus simple.

Il aperçoit Cécile qui, en le voyant, se retire.

Eh ! Mademoiselle Cécile, comme vous partez vite !

CÉCILE.

Mais pas du tout. Je venais chercher ces quelques livres...

MAURICE.

Monsieur votre père m'a dit que vous quittiez Paris bientôt ?

CÉCILE.

En effet. Je m'en vais demain... Ma tante veut bien me garder quelque temps avec elle...

MAURICE.

Vous paraissez très heureuse de ce départ ?

CÉCILE.

Très heureuse... Au revoir, donc, Monsieur...

MAURICE.

Mais nous sommes donc fâchés, Mademoiselle ?

CÉCILE.

Fâchés ! Où prenez-vous que nous soyons fâchés... Voici la belle

saison... je pars. Je suppose que vous partez également. Je vous fais mes adieux, rien n'est plus naturel...

MAURICE.

D'abord, je ne pars pas.

CÉCILE.

Cela ne fait rien... Monsieur.

MAURICE.

Voyons, Mademoiselle, j'ai bien le droit, il me semble, d'être légèrement surpris de ce brusque changement de manières à mon égard. Je mérite au moins que vous me donniez une raison.

CÉCILE.

Ah ! oui, j'oubliais...

Prenant des livres sur la petite table.

J'ai appris hier, tout à fait par hasard, que vous aviez rendu un grand service à mon père.

Mouvement de Maurice.

Je ne vous en ai pas remercié encore, mais je profite bien volontiers de cette occasion pour le faire...

MAURICE.

Je ne vous demande pas cela du tout... par exemple ! J'ai rendu à Monsieur Brignol ce service bien mince !...

CÉCILE.

Pardon. Je vous en suis très reconnaissante.

MAURICE, *riant.*

Il n'y a vraiment pas de quoi... Et je n'ai pas la prétention d'avoir sauvé la vie à votre père en lui prêtant quelques... N'en parlons plus, je vous en prie...

CÉCILE.

Mais pourquoi ?... L'argent pour la plupart des hommes est une chose tellement précieuse, tellement sacrée, qu'ils peuvent se

BRIGNOL ET SA FILLE

croire tout permis envers ceux à qui ils ont daigné en prêter quelques miettes... Ils peuvent même le leur réclamer d'une façon arrogante et brutale...

MAURICE.

Oh !

CÉCILE.

Tenez, moi, j'ai vu mon père traité comme le dernier des êtres, devant moi, par un individu à qui il doit des sommes insignifiante !

MAURICE.

J'espère que vous ne me comparez pas ?...

CÉCILE.

Non, certes, je ne vous compare pas à ce M. Carriard... Vous êtes certainement mieux élevé. Mais il y a une chose que je n'oublierai jamais et je vous le dis, puisque vous me demandez une explication. C'est que vous avez abusé de la situation où mon père était vis-à-vis de vous pour vous conduire comme vous l'avez fait !

MAURICE.

Moi ?...

MIRONDEIA
D CÉCILE S

Oh ! je comprends très bien que vous n'avez pas songé à épouser, dans votre position, la fille d'un homme sans fortune, devenu même votre débiteur... Je connais assez la vie pour savoir que ces mariages ne se font guère. Mais ce que je ne vous pardonne pas, c'est de m'avoir cru capable, sous prétexte que vous êtes riche, de...

MAURICE.

Je vous jure, Cécile...

CÉCILE.

Hier, là, presque à cette place où nous sommes, vous m'avez dit que vous m'aimiez... Qui sait ? Si nous avions été seuls, vous m'auriez peut-être fixé un rendez-vous ! Et si vous avez osé me parler ainsi, si vous avez pensé, cela de moi, c'est parce que mon père était votre obligé. Vous vous êtes dit : « Voilà une petite fille qui a assez de l'existence qu'elle mène au milieu d'ennuis de toutes sortes. Elle est sans avenir, sans dot, elle n'a aucune chance de se marier. Elle va être enchantée de ce que je vais lui offrir... » C'est en cela, Monsieur, que vous vous êtes trompé. Je ne crois pas, en effet, avoir un avenir très brillant, mais je saurai m'y résigner. J'ignore si mon père a commis des fautes et je ne veux pas le savoir... Je sais seulement que c'est un homme bon, généreux, et qu'il m'aime de toutes ses forces. Je ne le quitterai jamais et en croyant que j'en étais capable, vous avez eu une pensée qui n'est ni loyale, ni jolie... Remarquez que si je vous dis tout cela, c'est afin qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous et que vous vous borniez dorénavant à traiter vos affaires avec mon père sans chercher à me revoir... Vous permettez que je me retire, n'est-ce pas ?

MAURICE.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre. Mademoiselle. Vous vous êtes trompée sur mes intentions de la façon la plus inouïe...

CÉCILE.

Je vous remercie de ce semblant d'excuses.

MAURICE.

Eh bien ! non, je ne veux pas vous faire de mensonges... Non, Cécile, je n'ai pas été loyal avec vous. Je vous aime, et aujourd'hui peut-être j'allais vous laisser partir, j'allais partir moi-même et ne

BRIGNOL ET SA FILLE

plus vous voir ! Étais-je fou ? Est-il possible que j'aie jamais eu d'autre pensée, de plus cher désir que d'être votre mari ?... Ah ! je suis un pauvre niais qui n'a pas vu où était son bonheur, où était sa vie !... Votre amour, Cécile, je ne le mérite pas, c'est à peine si je mérite votre pardon... Pardonnez-moi Cécile... pardonnez-moi doucement, sans me faire de reproches, sans me rien dire, en me tendant la main, simplement.

Cécile lui tend la main, il la baise. Cécile va chercher le paquet de livres laissé sur la table.

LE COMMANDANT.

Ah ! ça ! voilà une heure !... Pardon, Mademoiselle...

CÉCILE, *s'inclinant.*

Monsieur...

MAURICE, *à Cécile.*

Mon oncle arrive à souhait... Nous allons attendre votre père ici.

CÉCILE, *à Maurice.*

À bientôt !

Elle sort.

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène VIII

LE COMMANDANT, MAURICE

LE COMMANDANT.

Partons-nous en Bretagne, oui ou non ? Je suis fatigué, moi, et je m'étais assoupi dans la voiture.

MAURICE.

Nous ne partons pas.

LE COMMANDANT.

Bon ! Alors, comme je me suis couché à cinq heures du matin, tu ne trouveras pas mauvais que j'aie fait un petit somme.

MAURICE.

Mon oncle, écoutez-moi une minute, je vous en prie. Asseyez-vous... Je viens de rencontrer Cécile, ici...

LE COMMANDANT.

Eh bien ?

MAURICE.

Nous avons causé quelques instants et je... je l'épouse. Ce n'est pas la peine que je prenne des précautions pour vous annoncer cette nouvelle.

LE COMMANDANT.

Tu l'épouses ? C'est bien... Tu as l'âge de te marier et de savoir

BRIGNOL ET SA FILLE

ce que tu fais.

MAURICE.

Vraiment, est-ce que vous désapprouvez ?

LE COMMANDANT.

Ce que je désapprouvais surtout, c'était ton irrésolution ; mais du moment que tu es décidé à quelque chose, je te félicite.

MAURICE.

C'est la plus charmante fille que j'aie vue de ma vie.

LE COMMANDANT.

Tu aurais dû me dire cela tout de suite, je serais allé me recoucher.

MAURICE.

Il aurait fallu que vous vous leviez tout de même, mon oncle.

LE COMMANDANT.

Pourquoi ?

MAURICE.

Mais, pour venir faire la demande. Vous êtes mon parent le plus proche.

LE COMMANDANT.

Demander moi-même à Brignol la main de sa fille ? Jamais !...

Il se lève.

Tu n'obtiendras jamais cela de moi, après la conduite de Brignol à mon égard...

MAURICE, *se levant.*

Mon oncle...

LE COMMANDANT.

Il est inutile d'insister. Jamais, te dis-je !

MAURICE.

Mon oncle, vous avez été mon tuteur. Vous êtes mon seul parent ; c'est à vous d'intervenir dans cette circonstance.

Lui prenant le bras.

Vous allez donc me rendre le service d'attendre ici Monsieur Brignol qui va rentrer bientôt, et vous lui demanderez la main de sa fille pour votre neveu. Je vous donne un quart d'heure, je vous ai assez consulté, pour qu'à votre tour...

LE COMMANDANT.

Si Brignol n'est pas ici dans un quart d'heure, je m'en vais.

MAURICE.

Il y sera.

LE COMMANDANT.

À propos, qu'est-ce que tu vas en faire de ce beau-père-là ?

MAURICE.

J'y songe depuis quinze jours. Je le caserai dans ma propriété de Poitiers.

LE COMMANDANT.

Fichtre !

MAURICE.

Nous n'y allons presque jamais, ni vous ni moi. Elle ne nous sert à rien. J'en achèterai une autre où il y aura une chasse pour vous.

LE COMMANDANT.

Parfait, parfait ! Sois ici dans vingt minutes, ton affaire sera terminée. Prends le fiacre et remporte la valise chez moi. Cela te fera passer le temps.

Sort Maurice.

Scène IX

LE COMMANDANT, *seul*

Dix-sept coups de suite ! J'ai perdu dix-sept coups de suite. Ça n'était pas arrivé au Cercle depuis trois ans... C'est phénoménal ! Décidément, je suis numéroté !

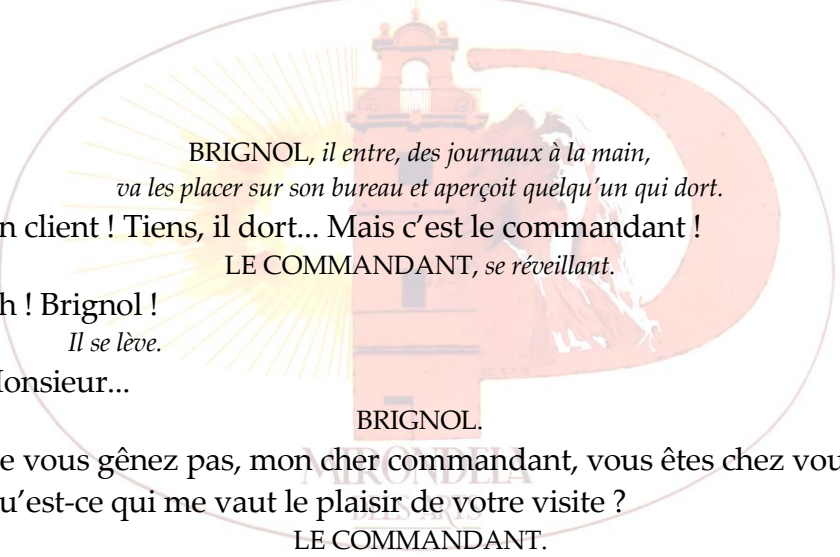
Il s'assoupit progressivement et s'endort, la tête appuyée sur son coude droit.



MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène X

LE COMMANDANT, BRIGNOL



BRIGNOL, *il entre, des journaux à la main,
va les placer sur son bureau et aperçoit quelqu'un qui dort.*

Un client ! Tiens, il dort... Mais c'est le commandant !

LE COMMANDANT, *se réveillant.*

Ah ! Brignol !

Il se lève.

Monsieur...

BRIGNOL.

Ne vous gênez pas, mon cher commandant, vous êtes chez vous.

Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

LE COMMANDANT.

Deux mots à vous dire.

BRIGNOL.

Reposez-vous, mon cher commandant, je vous écoute.

LE COMMANDANT, *après un silence.*

Ah ! vous pouvez vous vanter de m'avoir porté une jolie guigne,
vous !

BRIGNOL.

En quoi est-ce de ma faute, si vous perdez toujours ?

BRIGNOL ET SA FILLE

LE COMMANDANT.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Je devais partir à cinq heures avec mon neveu en Bretagne, c'était convenu.

BRIGNOL.

Vous partez ?

LE COMMANDANT.

Au lieu d'aller en Bretagne, nous sommes revenus chez vous. Et, savez-vous ce que je viens y faire, chez vous ?...

Geste de Brignol.

Je viens vous demander la main de votre fille pour lui.

BRIGNOL,

s'avançant vers le commandant, les deux mains tendues.

Mon cher commandant, vous êtes l'homme que j'estime le plus, et je suis on ne peut plus heureux de cette union avec votre famille. C'était mon rêve, je ne vous le dissimule pas.

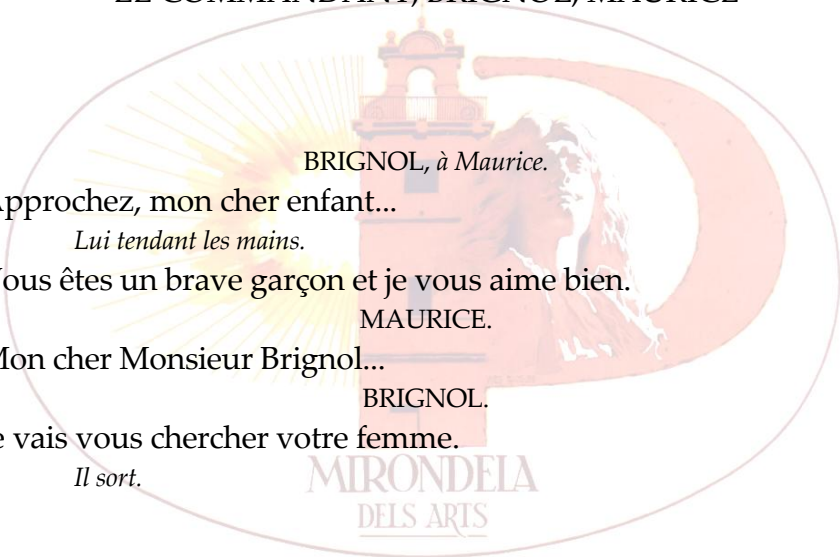
Entre Maurice.



MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène XI

LE COMMANDANT, BRIGNOL, MAURICE



BRIGNOL, à Maurice.

Approchez, mon cher enfant...

Lui tendant les mains.

Vous êtes un brave garçon et je vous aime bien.

MAURICE.

Mon cher Monsieur Brignol...

BRIGNOL.

Je vais vous chercher votre femme.

Il sort.

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène XII

MAURICE, LE COMMANDANT

LE COMMANDANT.

Il commence à me devenir très sympathique, Brignol.

MAURICE.

Quand il n'aura plus de créanciers, ce sera un beau-père délicieux.



MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène XIII

MAURICE, LE COMMANDANT,
puis d'abord MADAME BRIGNOL *et* CÉCILE,
puis M. *et* MADAME VALPIERRE *et* BRIGNOL

MADAME BRIGNOL, *à Maurice.*

Monsieur, je suis heureuse de vous donner ma fille.

BRIGNOL, *à Madame Valpierre, à part.*

Eh bien ! vous le voyez... tout s'arrange.

MIRONDEIA
DELS ARTS